



[illegible]

Le Bambou

Fascicule illustré



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

[illegible]



Le Bambou

Fascicule illustré

X

Le Bambou

Fascicule illustré

Directeur : Edouard Guillaume

Secrétaire de la Rédaction : J. de Boriana

—

Les textes et dessins que publie le Bambou sont rigoureusement inédits

—

PRIX : 2 FR. 50

Sur papiers Chine ou Japon : 10 francs

SOMMAIRE DU N° 10

Les manuscrits et les dessins doivent être adressés à la Rédaction du *Bambou,* 105, boulevard Brune, Paris.

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Les 12 numéros 30 fr.	Les 12 numéros 34 fr.

Vente aux libraires et abonnements,
S'adresser à *E. DENTU, 3, place de Valois, Paris*

Le Gérant : Henri Soyer.

Edouard Guillaume, imp.-édit., 105, boulevard Brune, Paris.

SOURYA

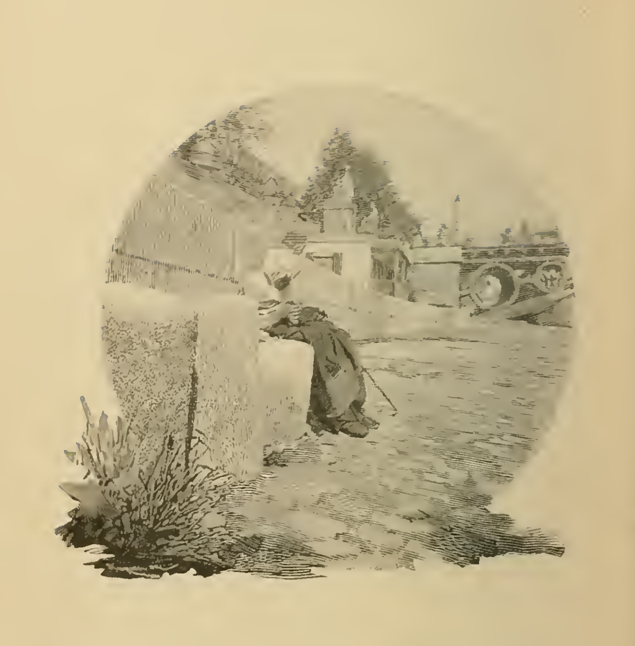
—

A l'Ombre et au Soleil

(SUITE)

LA SEINE

Les Misérables





La Seine

LES MISÉRABLES

La Morgue! Le mot lui-même, maladif, flasque, funèbre, déjà semble annoncer quelque horrible place, quelque immonde réceptacle de misère et de désolation. Peu

(*)Voir les nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9.

d'endroits ont autant de renommée, car la littérature et le journalisme l'ont vulgarisé par toute l'Europe, rendu familier jusque dans les contrées les plus lointaines, se sont



complu à y semer d'innombrables fictions. Les romans en ont longuement rassasié le public, et bien peu de visiteurs de la grande ville ont passé sans y aller jeter un regard.

La population parisienne est follement avide du spectacle des cadavres étendus sur

les dalles sinistres, et, depuis l'origine, le sombre refuge de la Mort fut perpétuellement encombré de curieux. Spectacle toujours nouveau, toujours étreignant,



toujours passionnant, où les âmes tremblantes s'hypnotisent, où elles vont lire le verdict éternel, l'épouvantable dénouement devant lequel tous sont enfin égaux ! Tout lasse, tout s'oublie, mais le spectacle du Néant demeure affreux, fait tressaillir

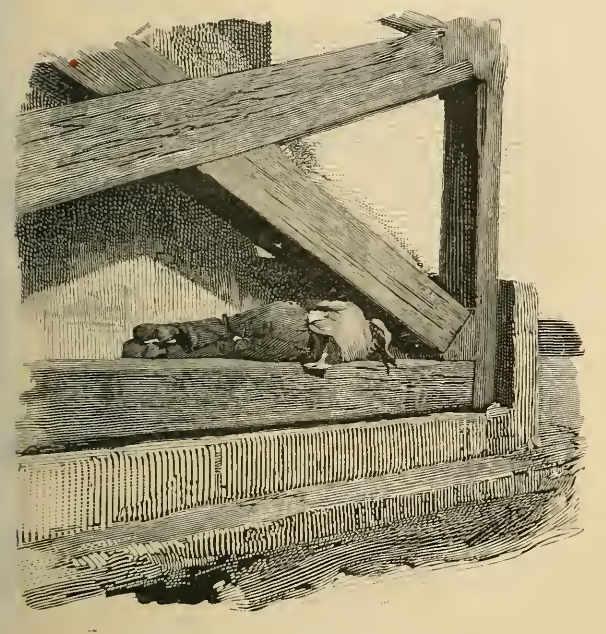
follement les pauvres cœurs éphémères, trembler les âmes les plus impassibles.

Pour moi, jamais je n'ai franchi la porte



sinistre, jamais contemplé les laides photographies qui vous accueillent à l'entrée, jamais contemplé les spectres encore tout vêtus derrière les vitrages, sans entendre

un long glas retentir au fond de mon être. Des jours entiers, je ne puis plus manger



— un dégoût hideux me soulève. J'ai vu, cependant, des spectateurs sourire devant les dépouilles des noyés aux têtes verdâtres,

des pendus aux lèvres tuméfiées, des égorgés, des écrasés, des asphyxiés, voire de ceux qui portaient d'effroyables blessures. J'ai entendu plaisanter, blaguer, ricaner,



mais je ne crois pas à la sincérité de ces rires, j'y ai toujours cru découvrir quelque chose de convulsif.

La Morgue, comme chacun sait, est au bord de la Seine ; et cela est juste, car la Seine est sa principale pourvoyeuse.

C'est un bâtiment bas, dont l'aspect exté-

rieur rappelle certains bureaux d'octroi de province. L'organisation en est excellente, et peut-être la meilleure qui existe. Tout est



fort bien entendu pour recevoir, placer, nettoyer, arranger, et *conserver* les morts.

La besogne n'est pas mince, car une véritable population de cadavres y vient continuellement habiter qui pour quelques heu-

res, qui pour quelques jours, quelques semaines et même quelques mois.



Le suicide, le crime et l'accident s'y partagent les places. C'est d'ailleurs le suicide, c'est-à-dire le meurtre de l'homme sur lui-même, qui tient le record. Tout bien consi-

déré, l'homme d'Europe tue beaucoup moins son semblable (1), qu'il ne se tue lui-même. Du moins, en est-il ainsi dans les pays les



plus riches, les plus puissants, les plus prospères. L'Allemagne donne environ 13 550 suicides par an, la France 7 200, l'Autriche 6 400,

(1) L'homme d'Europe et celui des Colonies européennes. Dans l'Inde, comme dans tout le reste du monde, le suicide est la forme la moins usuelle de mort violente.

l'Angleterre 3 000. Soit, pour ces quatre nations centrales seulement, une peuplade de près de 30 000 êtres humains qui, chaque année, quittent volontairement l'existence.



L'armée fournit un chiffre sensiblement plus élevé que la moyenne : c'est une terrible école de souffrance et de désespoir, surtout en Allemagne, où, toutes proportions gardées, le suicide militaire est près de trois fois plus fréquent que le suicide civil.

Bien entendu, les quelque 1000 suicidés

annuels de la ville de Paris ne passent pas



tous à la Morgue, mais il en passe un bon nombre — surtout des noyés. Ce sont les plus misérables en général — de pauvres

diables mourant de faim au milieu des ri-



chesses d'une civilisation industrielle, au milieu de la fête perpetuelle de la grande ville. Ah ! c'est que nulle part la misère n'est

plus exécrable, plus intolérable que dans les orgueilleux pays et les cités merveilleuses.

Le pauvre y vit au contact de tentations



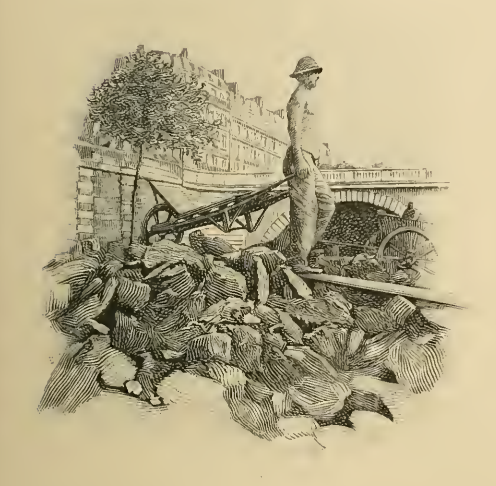
infinies et il commence la vie avec un sentiment profond de la possibilité de parvenir à l'aisance, au bien-être, dans un milieu où rien ne manque pour satisfaire à tous les besoins de l'homme. On lui apprend dans

les écoles qu'on arrive à tout avec de la bonne conduite et de l'activité : on lui montre l'exemple de ceux qui se sont en-



richis et dont le nombre est considérable ; on lui donne des goûts plus délicats, des sentiments d'égalité et de fierté individuelles, des besoins raffinés. Il entre dans la lice, plein d'ardeur, d'espérance, de projets.

Il lutte, il s'aventure, il scrute le possible. Bientôt, il s'aperçoit que la bonne conduite



et l'activité sont loin de suffire. D'autres qualités sont demandées, des qualités âpres, obstinées, violentes, complexes. Le travail seul ne mène qu'à gagner tout juste sa vie

et à demeurer enseveli dans une position subalterne. La bonne conduite ne mène qu'à



l'estime morale. La conquête de l'aisance exige une adresse singulière, une volonté ardente, une résistance et une opiniâtreté invincibles, et, par surcroît, il y faut quelque

chance, il faut rencontrer le *joint*, car souvent les meilleures qualités ne trouvent pas



à s'utiliser ou ne trouvent à s'utiliser que trop tard, quand les habitudes passives sont prises, quand on n'a plus l'esprit de lutte et de spontanéité.

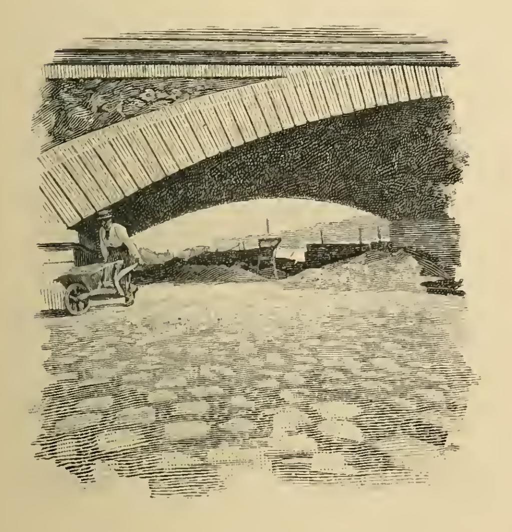
Aussi, la masse se résigne, perd ses espérances, vit au jour le jour, insoucieuse.



Mais quelques-uns, *les déclassés*, demeurent jusqu'à la fin dans l'horreur de leur chute, vivent la vie des damnés à l'entrée du Pa-

radis; c'est eux qui fournissent le plus fort contingent au suicide.

D'autres sont misérables à l'excès, sans même avoir prétendu à l'aisance, et cette



misère, à Paris, est vraiment chose terrifiante. Sur ces bords de la Seine, à quelques pas de la Morgue, que de types lamentables! Celui-ci prend furtivement une heure de sommeil sur un banc; cet autre s'est

allé réfugier sous les piles d'un pont; un troisième raccommode ses hardes au bord du fleuve. Oh! la vie en plein air! Chez nous, aux plaines, aux jungles tièdes, une habitation a son charme, mais on peut s'en passer. D'un fruit, d'une poignée de riz, d'un peu de farine, l'homme vivra et ne souffrira point trop. Ici, l'homme est mort s'il n'a pas dix fois la nourriture d'un hindou, s'il ne chauffe pas sa machine contre le vent et la froidure d'un affreux climat. Ici, sous le ciel gris, c'est le gel, c'est la pluie, c'est le brouillard épais, c'est une éternelle ruée de la nature sur le vivant. Quel sort de n'avoir point à manger, point à coucher, de ne pouvoir compter du moins sur le lendemain! Aussi, y a-t-il quelque chose d'immonde dans la misère occidentale, quelque chose de vil et d'inexpiable! Quand une civilisation est si opulente, le nécessaire devrait être plus facile à acquérir, le travail avoir plus de valeur. Le riche peut lutter pour le luxe, sans doute, puisque cette lutte fait déployer, au maximum, les qualités humaines; mais il devrait lutter de manière à ce que le pauvre soit rémunéré de son travail, à ce que ce travail ne lui soit pas une punition, et surtout pas

une incertitude! L'Occident le comprendra-t-il, et se décidera-t-il (pour étouffer la voix des fous qui prêchent des doctrines



absurdes et sanguinaires), à étudier sérieusement cette question immense du travail nourrissant le travailleur, sans l'écraser sous le surmenage? Je ne sais. Ce monde

tout entier marche à sa perte, et au fond, la résolution de la question sociale retardera d'un siècle à peine l'heure où l'Occident sombrera dans la décadence où jadis a sombré l'Orient !

SOURYA.

(*A suivre.*)



ANDRÉ THEURIET

Deuil de Veuve

☆

Nouvelle

☆



I

Il est des âmes féminines d'une trempe rare, qui regimbent et se redressent sous le choc d'une grande souffrance. D'autres, — et non moins intéressantes, — frappées en pleine floraison de bonheur, n'offrent aucune résistance au chagrin. Elles s'y abandonnent, pareilles à ces roses précoces qu'un brutal retour d'hiver a surprises et qui s'affaissent éperdument sous le poids d'une tombée de neige. — Jeanne de Mauves était de ces der-

nieres. La mort soudaine de son mari, enlevé en trois jours par une angine infectieuse, la laissait terrassée et anéantie.

Orpheline de père et de mère, elle n'était sortie du couvent que pour épouser, à dix-neuf ans, Robert de Mauves. C'était même au parloir du Sacré-Cœur de Marmoutier que le fiancé était venu faire sa cour. Une cour charmante, dont le souvenir restait au cœur de Jeanne, frais comme une matinée de mai; — une cour dont la débordante tendresse était encore avivée par la réserve qu'imposait le dévot milieu dans lequel se trouvaient les deux fiancés. Dès le premier jour, Robert s'était montré très amoureux, et la jeune fille, ignorante de la vie, mais naturellement aimante, s'était vite enthousiasmée de cet élégant garçon de trente ans, accoudé contre la grille et admirant avec des yeux de connaisseur sa blonde beauté de pensionnaire. Que de fois ils s'étaient rappelés en riant cette

prime aube de l'amour, et les moments où Robert, profitant des bienveillantes distractions de la sœur assistante, saisissait entre les barreaux les doigts fins de Jeanne et y déposait de furtifs baisers!... Et après le mariage consommé, quelle longue et savoureuse lune de miel! D'abord sur la Corniche, dans une villa enfouie parmi les citronniers et dominant la petite anse de Beaulieu, puis à Paris, par un radieux printemps! Dès le commencement de la seconde année, un enfant leur était né, un garçon qui avait les cheveux bruns et les yeux veloutés de son père. La venue de ce petit Jacques « le bien-aimé », loin d'attiédir les sentiments des deux époux ou de les distraire de leur tendresse, avait resserré leur intimité. Robert était plus que jamais épris de sa femme. Il l'aimait comme un artiste aime son œuvre. L'ayant reçue des mains des religieuses, vierge et fermée ainsi qu'une fleur en bouton aux troublantes émotions du cœur et des sens, ne l'avait-il pas

initiée à l'amour? N'avait-il pas vu, à la chaleur de délicates caresses, la fleur s'entr'ouvrir peu à peu et s'épanouir heureuse?... Jeanne, de son côté, adorait avec une fervente idolâtrie l'homme distingué et séduisant, le maître doux et fort, qui lui avait appris à savourer cette joie aussi parfaite que rare : l'amour dans le mariage. Riches tous deux, ils ignoraient ces ennuis d'argent qui, dans les unions les mieux assorties, créent d'aigres froissements et amassent de froids nuages. Le monde les citait comme le modèle des ménages; on les appelait avec une nuance d'envie : « les heureux de Mauves »; eux-mêmes, fiers de leur immuable félicité, la laissaient naïvement éclater à tous les regards.

Hélas! sur cette terre où tout est si transitoire et fugace, on ne devrait parler de son bonheur qu'à voix basse, comme dans la chambre d'un mourant. Le guignon dort à la porte des heureux : il a le sommeil léger et le moin-



dre bruit peut l'éveiller. Pendant les premières années de leur mariage, les jeunes époux avaient fixé leur domicile à Paris. Ils ne le quittaient que pour passer l'été et l'automne au bord de la mer ou en Suisse. Mais Jeanne de Mauves se lassa de ces villégiatures de hasard où l'on n'est jamais bien chez soi et où l'intimité n'existe plus. Elle aimait la campagne; toutefois elle aurait voulu en goûter le repos et le charme dans les conditions moins banales que celles de la vie d'hôtel, c'est-à-dire dans une habitation à elle et qu'elle accommoderait à sa guise. Robert, qui choyait sa femme en enfant gâtée, ne savait rien lui refuser. Il se mit en campagne pour lui faire la surprise du nid verdoyant qu'elle avait rêvé et il finit par trouver, à la lisière de la forêt de Compiègne, une propriété assez vaste, close de murs, plantée de beaux arbres et qu'on nommait La Vernière. Le site plut à Jeanne. On n'était qu'à deux heures de Paris et cette proximité de la capitale

permettait de n'y garder qu'un pied-à-terre et de faire de La Verniere l'habitation principale. Robert acheta donc le clos ; on démolit la bâtisse qui avait une physionomie bourgeoise, sans caractère et on la remplaça par un cottage dans le goût anglais. Pendant six mois, M. de Mauves partagea son temps entre Paris et la Verniere, surveilla lui-même les travaux de décoration et d'ameublement, et apporta à l'aménagement du nid un zèle d'amoureux.

Quelque diligence qu'on fit, La Verniere ne fut habitable qu'au commencement d'octobre, mais Robert ne voulut pas remettre à l'année suivante le plaisir d'installer sa femme dans la maison de ses rêves. Dès que le tapissier se fut retiré, on inaugura la nouvelle habitation. En prenant possession du hall spacieux, des salons meublés dans le style de la fin du XVIII[e] siècle, des chambres confortables du premier étage, d'où la vue s'étendait jusqu'à l'Aisne sinueuse et verte, jusqu'aux

grands bois moutonnants, Jeanne battit des mains, sauta au cou de Robert et déclara que c'était bien là le paradis souhaité. Immédiatement on décida qu'on ne rentrerait à Paris que le plus tard possible et que tout d'abord on convoquerait le ban et l'arrière-ban des amis pour la pendaison de la crémaillère. Déjà les invitations étaient lancées. mais une intruse à laquelle on ne songeait guère apparaissait brusquement et allait tout bouleverser.

Soit qu'il se fût surmené en pressant les travaux d'installation, soit que l'humidité de la rivière eût exercé une maligne influence sur son organisation, au bout d'une semaine, Robert était pris d'une fièvre violente ; un médecin appelé en hâte ordonnait d'éloigner le petit Jacques et ne dissimulait pas à la jeune femme qu'il s'agissait d'un cas de diphtérie. Trois jours après, tout était fini ; Robert de Mauves gisait sur un lit funèbre, et les amis, convoqués pour pendre la

crémaillere, étaient invités à suivre son convoi.

Jeanne ne pouvait pas croire à une fin si brutale de tout ce qui lui était cher. Affolée, elle serrait dans ses bras le corps déjà glacé de son mari et il fallait l'arracher violemment à une étreinte qui pouvait être dangereuse. Pendant vingt-quatre heures elle demeurait dans un état de prostration absolue et ne voulait voir personne. Puis la navrante épreuve des obsèques était venue l'achever. Elle s'était trainée à l'église et de là au cimetière. Près de la fosse béante, elle s'évanouit et on la ramena sans connaissance à La Verniere.

Les exigences de la vie civile ne laissent pas même les affligés pleurer en paix ceux qu'ils ont perdus. Après les cruelles formalités des funérailles, vinrent les formalités légales plus atroces encore, parce qu'il s'y mêle je ne sais quoi d'odieusement blessant. Jacques étant mineur, on assemblait un conseil de famille et on adjoignait

à la tutrice un subrogé-tuteur. Ce dernier était un cousin de Robert, ancien magistrat de province, vieux garçon méticuleux et formaliste. Il débarquait à La Vernière, furieux d'avoir été arraché à ses habitudes par ce pluvieux temps de novembre et d'avoir voyagé toute une nuit. Pendant qu'on procédait à l'inventaire, il fatiguait Jeanne de questions tatillonnes et de précautions offensantes; enfin il la quittait, après lui avoir administré, avec une rogue solennité, un sermon sur ses devoirs de mère et de veuve, qui fit remonter du cœur aux lèvres de la jeune femme toute l'amertume de sa misérable situation.

Elle restait enfin seule dans cette nouvelle demeure désolée par la mort. Le silence, succédant aux allées et venues des étrangers, rendait encore plus lourd son accablement. Elle s'était confinée dans une chambre du premier étage et n'en voulait plus sortir, ne demeurant visible que pour Ludivine, une vieille domestique qui

avait élevé Robert et qui était restée à son service. Cette servante quinteuse et revêche avait de tout temps été jalouse de l'idolâtrie de M. de Mauves pour sa jeune femme : peu s'en fallait qu'elle ne rendit Jeanne responsable de la mort de son maître. Ses façons brusques, sa parole maussade, ses regards sévères semblaient pleins de reproches mal contenus. Et cependant, parmi les gens attachés à la maison, cette créature grognonne était la seule avec laquelle Jeanne se plût à communiquer, parce qu'il lui semblait que quelque chose de Robert demeurait en elle. Mme de Mauves ne pouvait distraire sa pensée du mari qu'elle avait adoré et qui venait de si soudainement disparaître. La présence du petit Jacques, que lui amenait Ludivine, ne parvenait pas à l'arracher à cette pensée dominante. La turbulence de ce garçon de cinq ans l'irritait, en la détournant de ses absorbantes méditations. Parfois, cependant, elle le prenait sur ses genoux en se reprochant

son apparente dureté; elle le regardait fixement, retrouvait dans le visage rond et encore mollement indécis les yeux veloutés, les traits délicats de Robert, et tout à coup repoussait l'enfant en fondant en larmes. Celui-ci, effarouché par la violence de cette mystérieuse douleur, ouvrait de grands yeux inquiets et se réfugiait dans les jupes de Ludivine, qui l'emmenait en haussant les épaules. La vieille servante, rigidement dévote, ne comprenait pas que sa maîtresse se confinât égoïstement dans ses regrets. Elle n'hésitait pas à blâmer Jeanne, lorsqu'elle se trouvait seule avec elle

« Il faut vous tourner vers le Bon Dieu, madame, — disait-elle, — et lui offrir votre affliction. »

Mais, malgré son éducation religieuse, Jeanne ne puisait aucune consolation dans les pratiques de piété qu'on lui conseillait. Elle se montrait rebelle à la résignation chrétienne. Elle était presque tentée, au contraire,

d'accuser le ciel d'injustice. « Robert lui avait été enlevé trop vite... Si encore il eût été longtemps malade; si la miséricorde divine avait laissé à Jeanne le temps de s'accoutumer à l'idée d'une séparation! Mais non, Dieu la frappait brutalement... » La sève de la jeunesse fermentait avec trop de plénitude dans ses veines pour qu'elle pût se détacher avec abnégation des affections charnelles. « La paix, dit l'*Imitation*, ne peut exister dans le cœur de l'homme charnel, ni dans l'homme préoccupé des choses extérieures, mais seulement dans un cœur fervent et tourné vers les choses spirituelles. » Mais si le détachement de la créature est relativement facile à des cœurs que la maturité a désabusés et assagis, il n'en va pas de même chez une jeune femme, riche de vitalité et d'illusions, accoutumée par six années de chaude tendresse à ne voir que les aspects charmants de la vie. Cette paix morale, reconquise par l'abandon des joies transitoires et la

recherche du Divin, Mme de Mauves était inhabile à la posséder.

Loin de s'abstraire des préoccupations terrestres, Jeanne se précipitait avec passion vers tout ce qui pouvait les lui rappeler. Elle s'entourait des menus objets ayant appartenu au mort; elle passait des heures à toucher les vêtements que Robert avait portés; elle les pressait contre ses lèvres, elle y enfouissait son visage, comme pour respirer encore le parfum affaibli de celui qui n'était plus. Elle recherchait avidement dans la maison endeuillée tout ce qui était susceptible de lui redonner l'hallucination des choses d'autrefois. Et dans cette fiévreuse exhumation des joies défuntes, elle se désespérait de ne pas trouver assez de fantômes à évoquer.

Cette neuve demeure de La Vernière, dont Robert avait voulu faire le nid douillet de leur bonheur conjugal, semblait maintenant d'une nudité désolante. Robert et Jeanne ne s'y étaient installés que depuis peu. Ils n'avaient

pas eu le temps encore d'y éprouver en commun aucune de ces émotions rares, d'y amasser aucun de ces intimes souvenirs qui donnent une valeur inappréciable à un logis et vous le rendent cher à tout jamais. La chambre même où ils avaient couché et où de Mauves était mort n'offrait plus qu'une lamentable image de dévastation. Sur l'ordre du docteur, les tentures des murailles avaient été arrachées; tous les meubles qui avaient entouré le malade et qui pouvaient servir de véhicule à la contagion avaient été brûlés ou désinfectés. De cette pièce mise à sac s'exhalait une caractéristique odeur phéniquée qui en rendait le séjour insupportable. Les autres appartements de La Vernière ne parlaient pas au cœur de Mme de Mauves et semblaient la regarder avec des yeux étrangers. — Les plafonds et les lambris fraichement peints n'avaient abrité aucune de leurs joies. Les parquets, fleurant encore l'encaustique, avaient à peine connu le

bruit de leurs pas; les meubles étaient dénués de cette physionomie familièrement amicale que le long usage donne aux objets matériels. La Vernière ne rappelait à Jeanne qu'une chose, c'est que Robert y avait pris sa maladie et que leur bonheur y avait irréparablement sombré.

La saison ajoutait encore quelque chose de plus navrant à cette demeure sonore, vide de souvenirs heureux. La pluie, chassée par les rafales du vent d'ouest, cinglait les vitres claires et les embuait de larmes. Les arbres du parc secouaient maussadement leurs branches et les feuilles jaunies s'éparpillaient sur les pelouses, comme les épaves de joies naufragées. Les cloches de la Toussaint sonnaient *au mort* et, à travers l'éclaircie des platanes effeuillés, les yeux de Jeanne erraient sur des horizons noyés dans la brume, sans qu'un détail déjà connu, sans qu'un coin de paysage déjà parcouru offrît un repos pitoyable à sa pensée désorientée.

La Vernière, hantée uniquement par de néfastes souvenirs, devenait odieuse à la jeune femme. Elle souhaitait de quitter cette triste demeure. Mais où aller? où trouver ce recueillement dans lequel elle voulait vivre avec sa douleur? Le pied-à-terre loué dans le quartier Monceau lui semblait également inhabitable. L'agitation tumultueuse et le bruit mondain de Paris l'effrayaient. Là, elle rencontrerait d'anciennes relations, ses yeux se heurteraient à des gens indifférents ou heureux et il lui faudrait subir la banale cruauté des condoléances plus ou moins sincères. Non, ce n'était pas là le refuge amicalement hospitalier que désirait son cœur, le sanctuaire étoilé de souvenirs où elle voulait s'enfermer comme en une chapelle ardente.

Tout à coup, ainsi qu'une clarté d'aube dans le noir désarroi de ses pensées, elle eut la vision de cette blanche villa de la Corniche où presque immédiatement après son mariage elle avait goûté avec Robert six mois

d'une félicité introublée. Elle se remémora le petit port de pêche, ombragé d'oliviers; la maison bâtie à l'italienne dont les fenêtres s'ouvraient sur une enchanteresse perspective de flots bleus et de montagnes lumineuses. Comme une joie pure mêlée d'amers regrets, il lui sembla respirer l'odeur suave des orangers mariée à l'âcre parfum de la mer. « Oui, c'était là qu'il fallait aller ! Là-bas, dans ce coin solitaire, baigné de soleil, embaumé de géraniums, elle recueillerait des souvenances amies et elle en nourrirait son chagrin. Qui pouvait la retenir dans ce glacial domaine de La Vernière où elle ne revoyait l'image de son Robert qu'altérée, décomposée par la maladie et la mort ? C'était là-bas, sous les oliviers et les orangers de Saint-Jean, qu'elle le retrouverait dans le charme intégral de sa jeunesse et de sa beauté. Un seul obstacle pouvait s'opposer à la réalisation de son désir; la maison d'autrefois était peut-être occupée par de nouveaux hôtes ? »

En hâte, elle écrivit à la propriétaire de la villa et attendit sa réponse avec une anxieuse impatience. La lettre de Mme Valperga, — ainsi se nommait cette propriétaire. — arriva enfin au bout de cinq jours : « Oui, écrivait-elle, le villino des *Boschetti* est vacant, et je serai heureuse de le mettre à votre disposition, chère madame. Je compatis de tout mon cœur à votre chagrin ; j'y prends une part d'autant plus vive que j'ai passé, hélas ! par les mêmes terribles épreuves. Venez vite, nous serons heureux de vous posséder et de vous distraire. »

Dès qu'elle eut lu cette lettre, Jeanne ne pensa plus qu'au départ. Pour la première fois, depuis son veuvage, elle sortit de son apathique torpeur et trouva dans l'action une diversion salutaire. Ses préparatifs furent vite faits : une semaine après, accompagnée de Jacques et de la revêche Ludivine, elle prenait le rapide de Nice.

II

« Chère dame, soyez la bienvenue à Saint-Jean... Permettez-moi de vous embrasser... Bien heureuse de vous revoir !... Et triste de vous revoir toute seule !... Pauvre monsieur de Mauves, si jeune, si sympathique et si vite enlevé !... Ah ! c'est une grosse peine et qui bouleverse toute une vie !... J'en sais quelque chose, malheureusement... Voilà cinq ans que mon pauvre mari est dans son tombeau et je le pleure toujours... La solitude me pèse, chère Madame, ah ! comme elle me pèse !... »

Ces accueillantes paroles, débitées avec volubilité et assaisonnées de l'accent méridional, étaient adressées à Jeanne de Mauves, au seuil du villino des Boschetti, par une femme entre deux âges, au teint olivâtre, à la taille svelte, — pétulante comme une chèvre, remarquable par le feu flambant encore de ses yeux bruns, l'abon-

dance de ses noirs cheveux crépus, et aussi par ce mélange de familiarité et d'urbanité, qui caractérise la Niçoise, quelle que soit sa condition sociale.

Mme Valperga appartenait à la bonne société et était une des plus riches propriétaires de la presqu'île Saint-Jean. Le villino des Boschetti, qu'elle louait à des étrangers, formait une dépendance d'un vaste domaine qu'elle gérait elle-même et dont elle vendait fort avantageusement les fruits et les fleurs. Bien qu'elle affectât de pleurer toujours le défunt Valperga, elle ne fuyait pas les distractions et, sans doute pour animer cette solitude qui lui pesait si fort, elle recevait toutes les semaines ses amis de Nice ainsi que la colonie étrangère, en villégiature à Beaulieu et à Saint-Jean. Mondaine et catholique ardente, elle était un des types les mieux caractérisés de la population de ce beau pays, à la fois sensuelle et mystique, facile au plaisir et à la dévotion. Tout en s'abandonnant étourdiment aux distractions et

aux joies terrestres, elle était sujette à de soudains scrupules et à de passagers repentirs.

« De sûr, *carina,* — répétait-elle en introduisant Mme de Mauves sous une veranda qui dominait le jardin, et en tapotant amicalement sur l'épaule de Jeanne, — vous avez bien fait de venir à Saint-Jean... Avec l'aide de Dieu et de notre bon soleil, vous retrouverez ici vos belles couleurs... Et tenez, vous avez déjà meilleure mine... »

Effectivement, soit que l'émotion des ressouvenirs lui eût fait monter le sang aux joues, soit que la riche lumière du Midi l'enveloppât d'une chaude caresse, la jeune femme, sous ses longs crêpes. semblait posséder de nouveau tout l'attrait de sa printanière beauté. — Adossée à l'un des piliers de la veranda, elle avait rejeté son voile de veuve en arrière et, dans le sévère encadrement du crêpe anglais, son visage à l'ovale délicat, son teint d'une blancheur lactée et ses opulents cheveux blonds ressortaient artistement. Le corsage

ajusté et les longs plis de la robe de cachemire noir faisaient valoir la souplesse de sa taille et les voluptueux contours de sa poitrine doucement gonflée. A la vue des jardins baignés de soleil, un soupir entr'ouvrait ses lèvres rouges, un peu fortes, et ses grands yeux d'un bleu de bleuet avaient un éclat humide.

Quand Mme Valperga se fut décidée à prendre congé, Jeanne revint s'asseoir contemplativement sous la galerie vitrée.

Son désir était réalisé enfin. Elle avait de nouveau devant les yeux ce pays qui lui rappelait tant d'heures d'amour et de délices, partagées avec Robert. Au-dessous d'elle, les citronniers et les orangers verdoyaient, mêlés au feuillage léger des oliviers et aux ombelles des pins-parasols. Une odeur de violette et d'héliotrope lui arrivait, apportée par la brise de mer, et à l'extrémité d'une terrasse fleurie de géraniums, un radieux paysage maritime fuyait dans la lumière. Les

vagues savonneuses déferlaient avec une musique câline contre les rochers, et la Méditerrannée, semée de scintillements diamantés, étalait sa vaste nappe d'azur, bordée d'un côté par une chaîne de montagnes d'un gris rosé. La côte s'allongeait à perte de vue, poudrée d'une lumière d'argent, sabrée çà et là de grandes ombres bleues. Elle échelonnait en perspective ses promontoires. parmi lesquels le cap Martin profilait sa pointe boisée et Bordighiera, ses vaporeuses maisons blanches.

Le paysage avait conservé ses sourires et son charme. Seul, celui avec qui Jeanne avait savouré cette joie épandue dans le ciel et sur la mer, seul Robert était absent pour toujours. Le villino lui-même n'avait presque pas changé. Le salon gardait ses tentures de soie jaune brochée ; la salle à manger, son plafond peint de guirlandes fleuries. Dans la pièce qui avait été jadis la chambre nuptiale des jeunes époux, le lit large et bas

étendait toujours sa draperie d'un bleu pâle sous la mousseline du moustiquaire tombant à plis droits. Jeanne retrouva sur le tapis fond blanc à ramages la tache foncée qu'y avait laissée la chute d'un encrier renversé par son mari, et en s'accoudant au balcon, elle revit, comme jadis, la façade tapissée de la pourpre violette d'un bougainvillia grimpant.

Dès le lendemain, avec un soin méticuleusement tendre, elle s'appliqua à redonner partout aux choses la physionomie d'autrefois. Elle avait apporté avec elle les livres et les bibelots préférés du défunt. Elle les disposa aux places exactes qu'ils occupaient six ans auparavant; elle garnit les vases des roses Niel et Safrano que Robert aimait; elle roula sous la veranda la chaise longue où il venait, après déjeûner, fumer en face de la mer... Maintenant le temps semblait n'avoir point marché. C'étaient les mêmes parfums entrant mollement par les portes-fenêtres, le même bruit

câlinement familier des vagues, les mêmes voiles blanches sortant l'une après l'autre du petit port de Saint-Jean et glissant inclinées vers Beaulieu... Parfois la voix d'un pêcheur ou d'un ouvrier longeant la terrasse entonnait une chanson déjà entendue et Jeanne, hallucinée par cette absolue ressemblance du présent avec le passé, tressaillait, croyant tout à coup voir la silhouette de Robert apparaître sur le seuil. Son cœur battait jusque dans sa gorge, puis brusquement le sentiment de la réalité la ressaisissait, lorsqu'elle apercevait, reflétée dans une glace, sa propre image en deuil et ses pupilles dilatées par cette chimérique attente. Un froid aigu glaçait alors le sang de ses veines et, désabusée, elle répandait d'amères larmes silencieuses.

N'importe! Ces extases de l'hallucination, elle aimait à les provoquer au prix même du navrant réveil des désabusements. Elle était pareille à ces malades dont la morphine a pendant une heure endormi les souffrances et

qui en augmentent toujours la dose, tout en sachant bien qu'ils trompent leur mal sans le guérir, et que la douleur se réveillera plus atroce quand l'intoxication aura cessé. Elle s'obstinait à ressusciter le passé et à le revivre. Chaque jour, par ces tièdes après-midi de décembre qui, le long de la Corniche, ressemblent à de faux printemps, elle partait en pèlerinage vers chacun des coins de la presqu'île, qui avaient jadis marqué une étape de ses amours heureuses.

Tantôt, suivant l'étroit chemin des douaniers, qui serpente au-dessus des rochers de la côte, elle poussait à travers les pins jusqu'au tertre pierreux où se dresse la massive tour de Saint-Hospice. Là, un jour, une pluie d'orage l'avait surprise avec Robert et ils s'étaient réfugiés dans la salle basse voûtée de cet ancien observatoire militaire. Le gardien, après avoir jeté pour eux un fagot d'olivier dans la vaste cheminée du corps de garde, les avait laissés en tête-à-tête devant cette

claire et embaumante flambée. Assis côte à côte sur le banc de pierre ménagé dans les flancs de l'âtre, ils séchaient leurs vêtements. Peu à peu la pluie cessait. A travers les larges meurtrières du mur, on apercevait le ciel brouillé de brume et de soleil et la mer chatoyant comme une soyeuse étoffe bleue. Enhardi par la demi-obscurité du gîte, Robert enlaçait la taille de Jeanne et lui posait sur la nuque de silencieux baisers. D'abord effarouchée à l'idée d'un retour possible du gardien, elle essayait de se dégager, moitié riant, moitié grondant; puis cédait à la griserie des caresses et les rendait sans scrupule. Pendant une heure, ils étaient restés là à s'aimer, oubliant follement l'insécurité, l'inconfortabilité de l'endroit.

Le banc de pierre, intact encore, offrait de nouveau à Jeanne son abri. Elle s'y blottissait, essayant par la pensée de reconstituer cet épisode de leur lune de miel. A ses pieds, dans la cheminée, le courant d'air de la

porte soulevait par instant les cendres froides du foyer. Jeanne aimait à s'imaginer que c'étaient peut-être encore les vestiges de la flambée allumée pour Robert et pour elle. S'hypnotisant à regarder la mer bleuir à travers les meurtrières, elle parvenait à évoquer les moindres détails de ce qui s'était passé. Il lui semblait sentir un bras enlacer sa taille et les baisers d'autrefois lui frôler le cou. Elle frissonnait voluptueusement sous ces imaginaires caresses et quittait la tour, les lèvres glacées et la tête en feu.

D'autres fois, prenant le petit Jacques par la main, elle s'égarait sous les bois d'oliviers qui s'étendent en arrière de Saint-Jean. De ce côté, la terre a l'aspect heureux d'un coin de la Grèce antique. Les villas, sans prétention, moitié fermes et moitié habitations de plaisance, charment par leur rustique grâce. Jeanne s'arrêtait à l'entrée d'une longue allée de citronniers et de rosiers, d'où l'on apercevait, blanche, en un fouillis de ver-

dure, une maison précédée d'une treille à l'italienne. Elle se rappelait qu'un matin de printemps, Robert et elle, épris de la beauté de ce paysage idyllique, avaient rêvé d'acheter la maison et d'en faire un nid pour leurs amours. Ils s'y étaient longuement promenés parmi les amandiers en fleurs, pareils à des bouquets de noce... Jeanne voulait tout revoir. Elle s'enfonçait sous l'allée de citronniers, s'asseyait sur la margelle du puits, s'attardait devant la basse-cour où les coqs claironnaient. Tout autour d'elle, les fantômes des jours évanouis glissaient dans le clair-obscur des feuillées luisantes et elle croyait entendre, tout près de son oreille, les douces paroles chuchotées jadis par Robert... Elle était cruellement rappelée à la réalité par l'enfant qui, lassé de ces longues stations, la tirait par la main et demandait à aller voir la mer. Alors elle saisissait Jacques dans ses bras et, avec un affolement dont elle rougissait ensuite, elle prodiguait

au fils de Robert les baisers exaspérés qu'elle ne pouvait plus donner à ce mort, dont le spectre adoré la hantait.

En fuyant La Vernière, dont les murs sans physionomie et le mobilier sans histoire ne disaient rien à son cœur, elle avait voulu vivre en un milieu imprégné du souvenir de son mari, et elle était servie à souhait. Au dehors comme au dedans du villino, les ombres du passé peuplaient sa solitude. Elle les entendait palpiter autour d'elle, comme des papillons crépusculaires aux ailes veloutées, ou comme ces lucioles qui entre-croisent leur vol lumineux pendant les nuits de mai.

Il se produisait maintenant en elle un phénomène étrange, inattendu, et qui n'était guère fait pour rétablir le calme en son cœur tourmenté.

Le tant regretté Robert lui-même, lorsqu'il initiait sa jeune femme aux inoubliables délices des amours permises, était à cent lieues de prévoir qu'en versant à Jeanne ce capiteux vin

d'amour, il lui en rendrait l'ivresse trop désirable, et que ce besoin de tendresse survivrait à celui qui l'avait suscité. — Cela cependant devait arriver. — De nature très sensitive et chattement câline, Jeanne était merveilleusement organisée pour l'amour. Robert, en habile et délicat virtuose, avait su rendre cet admirable instrument plus sensible et mélodieux encore. Les moindres mots affectueux, les plus légères caresses déterminaient de mystérieuses vibrations dans cet organisme féminin et produisaient de multiples et voluptueuses résonnances. Aujourd'hui, après six ans de mariage, bien que l'artiste qui exécutait de si adorables modulations eût disparu, les cordes de cet amoureux clavier redevenaient frémissantes, à la seule pensée des paradisiaques harmonies d'autrefois.

Au retour de chacun de ces dévots pélerinages commémoratifs, Jeanne sentait plus douloureusement la privation de cette tendre musique absente.

Elle s'apercevait avec un pudique effarouchement qu'à force de se donner l'hallucination du passé, elle infusait en son cœur troublé, non seulement le regret du défunt, mais aussi le regret des caresses accoutumées. Elle avait honte en constatant que le besoin d'aimer et d'être aimée était resté dans son sang et que, plus elle se remémorait les joies goûtées jadis aux bras du mort, plus elle souffrait d'en être maintenant sevrée. Quand, le soir, lasse de ses promenades à travers la campagne environnante, elle s'enfermait dans l'ancienne chambre nuptiale et s'étendait sur le lit qu'elle avait si délicieusement partagé avec Robert, le sommeil espéré ne lui versait aucun apaisement. A peine endormie, elle rêvait qu'elle était couchée à côté de M. de Mauves, le dos reposant sur le bras de son mari, la tête blottie sur sa virile poitrine, et que lentement tombaient sur ses paupières mi-closes des baisers ardents... L'émotion ressentie la jetait brusquement hors du

sommeil. Elle se réveillait, la gorge serrée, les yeux humides; le sang battait à gros coups dans ses artères; peu à peu, reprenant conscience d'elle-même, elle reconnaissait avec un amer désenchantement que tout cela n'était qu'illusion pure. Elle refermait les yeux, essayant de rappeler le rêve envolé; mais il lui était impossible de s'assoupir de nouveau. De confus désirs l'énervaient; de fièvreuses pensées qu'elle s'efforçait en vain de chasser la tenaient agitée jusqu'au petit matin...

Elle se levait, la tête lourde, les yeux battus, le corps alangui. Dans la glace, le reflet de son visage défait, l'aspect de son lit en désordre, la faisaient rougir de ses agitations de la nuit et elle se les reprochait comme un damnable péché.

Ce lit bouleversé par l'insomnie frappait également les soupçonneux regards de Ludivine. Avec sa perspicacité de vieille fille dévote, elle paraissait deviner le secret de ces nuits

tourmentées, et lire jusqu'au fond du cœur de Jeanne, tandis que celle-ci se détournait pour échapper aux yeux trop clairvoyants de la servante.

« Madame a encore mal dormi cette nuit, — grommelait Ludivine, — ça n'est pas naturel... Madame se fatigue trop à ses éternelles promenades. Une bonne station à l'église et une dizaine de chapelet vaudraient mieux pour elle que ces *trôleries* à travers champs... L'air et le soleil de ce pays-ci ne valent rien ni pour l'âme ni pour le corps. »

En dépit de ses préventions malveillantes, la vieille fille ne raisonnait que trop juste. — Le mal dont souffrait Jeanne s'aggravait encore dans le milieu d'exception où elle se mouvait. En ce beau pays du soleil, où tout invite à la joie de vivre, il semble qu'on respire l'amour dans l'air. Le bleu velouté du ciel, la tiédeur de l'atmosphère, la profusion des fleurs sont autant de pernicieux tentateurs. Toute cette perpétuelle fête du Midi

trouble cruellement les âmes. Les vieillards eux-mêmes ne peuvent échapper à la contagion. Mais pour les jeunes gens, auxquels le devoir ou le respect humain interdit seul de se laisser séduire, il y a vraiment péril à s'exposer à la tentation. Songez à ce qu'a d'irritant le spectacle de ces joies partout insolemment offertes et qu'une fatalité vous défend de savourer. La table est luxueusement servie et, quand ce n'est pas l'appétit qui manque, on souffre le supplice de Tantale, en voyant les autres savourer toutes ces choses exquises.

Jeanne était la première à détester ces défaillances de la chair, qu'elle considérait comme une injure à la mémoire du mort tant pleuré. Elle se trouvait impardonnable et se demandait ingénument si elle n'était pas née avec des instincts mauvais. Elle n'était qu'imprudente et se croyait perverse. Pour se guérir de sa faiblesse, elle essayait de se consacrer uniquement à son petit Jacques. Elle prenait l'enfant

avec elle, le faisait coucher dans sa chambre, se réservait le soin de l'habiller et de lui donner ses premières leçons de lecture. Quand, après une trop longue tension du cerveau, Jacques levait les yeux de dessus son livre et les tournait vers sa mère, ces enfantins regards rappelaient si prodigieusement à Jeanne les yeux de Robert, les beaux yeux bruns dont jadis elle était folle, que brusquement elle s'éloignait, poursuivie par la persistante obsession de son amour perdu. « Ainsi jamais plus! jamais plus! » pensait-elle désespérée. Et avec le désespoir, le besoin d'aimer et d'être aimée la ressaisissait plus violemment.

Pendant les visites qu'elle faisait de temps à autre au villino, Mme Valperga remarquait l'altération des traits et la nervosité de sa locataire :

« *Carina*, — s'écriait-elle, — vous perdez vos belles couleurs... C'est pitié de vous voir maigrir de la sorte! »

Et tout en s'en retournant chez elle à travers les oliviers, Mme Valperga

avec sa liberté de parole et sa vivacité méridionale, soupirait tout haut :

« *Poverina*! J'ai passé par là, moi aussi... C'est le sang qui la tourmente! »

III

« Ma chère petite, — répétait quelques jours après Mme Valperga à Jeanne, — ce n'est pas une vie que vous menez là : autant vous enfermer tout de suite dans la tombe! Je ne sais que trop, hélas! ce que c'est de perdre un mari bien-aimé, mais enfin il faut se faire une raison; quand vous pleurerez le pauvre défunt du soir au matin, vos larmes ne le ressusciteront pas... Cela ne servira qu'à vous enlaidir et à vous envieillir avant le temps... Et en vérité, ce serait trop dommage!... Il faut absolument vous distraire... »

Puis, voyant que ce petit discours, débité avec volubilité, provoquait chez Mme de Mauves une certaine réprobation, la Niçoise reprenait avec vivacité :

« Hé! ne croyez pas que je vous conseille de manquer aux convenances... Mais enfin on ne doit pas toujours tourner dans ses idées noires comme un écureuil dans sa roue... Il faut sortir un peu et donner de l'air à votre tristesse... Tenez, soyez gentille, et venez dîner demain chez moi, tout à fait dans l'intimité! »

Tandis que Mme Valperga parlait. Jeanne de Mauves, tout en continuant ses gestes de dénégation, pensait que les conseils de sa voisine partaient d'un bon naturel et n'étaient pas dénués de bon sens. La jeune femme reconnaissait qu'elle vivait trop avec elle-même et que ce genre de vie ne lui avait été salutaire ni physiquement ni moralement. Les visions rétrospectives qui peuplaient sa solitude, loin de pacifier son âme, n'y jetaient que

des ferments du trouble. Elle se sentait glisser sur une pente périlleuse et. au fond, elle n'était pas fâchée qu'on la forçât à sortir d'elle-même. A la suite de ces réflexions, elle jugea sans doute qu'elle avait fait une résistance suffisamment correcte. Elle finit par céder aux objurgations de Mme Valperga et elle promit de venir dîner le lendemain, à condition que tout se passerait dans une stricte intimité.

Elle n'avait pas songé que le monde niçois entend l'intimité dans un sens beaucoup plus large que partout ailleurs. En ces stations du littoral où abonde la société cosmopolite, on se lie avec une incroyable facilité. Les salons s'ouvrent sans choix à la colonie étrangère, qui y défile comme dans la rue. Quand on a été reçu cinq ou six fois dans une maison, on y est traité comme un intime.

En entrant dans le vestibule de la villa Valperga, Jeanne, qui comptait dîner en tête-à-tête avec son hôtesse, fut très étonnée de voir deux chapeaux

d'homme accrochés aux pateres, et d'entendre des éclats de voix masculines dans le salon.

« Il y a donc du monde ? — demanda-t-elle, effarouchée, à la femme de chambre.

— Deux personnes seulement, deux amis de madame. »

C'était une trahison. Une glace renvoya à Jeanne de Mauves son image enveloppée de crêpes et elle eut honte de se présenter devant des étrangers dans cet appareil de deuil, qui implique une grande douleur et qu'on revêt comme un symbolique renoncement à toute distraction mondaine. Après un moment d'indécision, elle prit le parti de battre en retraite et de s'esquiver ; mais il était trop tard, Mme Valperga, prévenue par le timbre, accourait déjà.

« Venez vite, ma chère enfant, — s'écriait la pétulante veuve, — venez, on n'attend plus que vous ! »

En même temps elle la prenait par la main et l'entraînait vers un vaste

salon décoré à l'italienne, coupé de trois larges baies à travers lesquelles on apercevait la campagne et la mer. Il faisait jour encore et Jeanne vit se profiler sur l'une des baies deux messieurs : l'un déjà mûr, l'autre âgé de trente ans environ.

« Permettez-moi de vous présenter deux de mes bons amis, — dit Mme Valperga, — le prince Fiume et le célèbre compositeur Franz Michaëlis... Messieurs, madame Jeanne de Mauves. »

Les deux hommes s'inclinaient et Jeanne distinguait leurs figures pleinement éclairées par les dernières rougeurs du couchant. Le prince, trapu, grisonnant, avec un visage endormi et sans lueur ; le compositeur, par contre, svelte, vif, nerveux, à la physionomie mobile très expressive. Au premier abord, il paraissait plutôt laid, mais d'une laideur originale : — un front large surmonté d'une forêt de cheveux châtains, de petits yeux gris, perçants et fouilleurs, un nez retroussé aux ailes dilatées. Son visage soigneu-

sement rasé montrait à plein une bouche spirituelle, sarcastique, aux lèvres facilement crispées par un sourire moqueur.

« Vous le voyez, — reprenait Mme Valperga, — je vous ai tenu parole et nous sommes tout à fait dans l'intimité... Ainsi, chère petite, mettez-vous à l'aise et d'abord laissez-moi vous enlever votre chapeau. »

Avant que Mme de Mauves, encore abasourdie, eût pu s'y opposer, la dame retirait prestement l'épingle de jais qui assujettissait le chapeau, soulevait les voiles de crêpe et déposait le tout sur un meuble, tandis que la jeune femme, rose d'embarras et de dépit, apparaissait aux yeux des deux hommes, avec ses magnifiques cheveux blonds ébouriffés, pour toute coiffure.

« Là, — s'écria Mme Valperga, — vous êtes infiniment mieux ainsi!... Votre voile vous aurait gênée toute la soirée

— D'ailleurs, — ajouta Franz

Michaëlis, d'une voix caressante et ironique, — nous y aurions trop perdu ! »

Ce compliment acheva de troubler Mme de Mauves. Elle prit immédiatement en grippe ce musicien au nez effronté et à la voix moqueuse. Au même moment, un valet de pied vint annoncer que madame était servie.

« Monsieur Michaëlis, — dit la maîtresse de la maison, — veuillez offrir votre bras à madame de Mauves... Prince, vous serez mon cavalier... »

On passait dans la salle à manger déjà tout illuminée. Sous une blonde lumière égale, à l'aspect de la table carrée dont la nappe était jonchée d'anémones et de roses, Jeanne de Mauves fut saisie de remords. Le scintillement des bougies, à travers le cristal taillé des lustres et des candélabres, les couleurs vives des fleurs, mettaient une joie trop provocante dans cette pièce décorée avec un luxe tapageur. En ce milieu où régnait un air de fête, Jeanne, avec sa toilette de deuil, se trouvait déplacée. Elle se

reprochait d'y être venue et se promettait de racheter cette faute par une attitude froidement réservée, afin de bien montrer à son voisin de table qu'elle n'était là qu'à son corps défendant et par surprise. Dès le premier service, l'artiste voulut engager la conversation sur un ton quasi familier :

« Vous habitez, je crois, madame, le villino des Boschetti ?

— Oui, monsieur, — répondit-elle sèchement, en affectant d'être absorbée par la lecture du menu.

— Je suis moi-même logé à la villa des Palmiers... Nous sommes voisins et je m'en félicite. »

Elle le regarda avec un étonnement hautain, qui signifiait : « En quoi cela peut-il m'intéresser ? » puis elle laissa tomber la conversation. Mais, comme s'il avait lu dans sa pensée, Michaëlis ajouta :

« Me permettrez-vous, madame, d'aller vous présenter mes hommages... en voisin ?

— Excusez-moi, monsieur, je ne reçois personne, » répliqua-t-elle d'un ton glacial.

Les perçants yeux gris du musicien se fixèrent curieusement sur elle. Un sourire courut sur ses lèvres ironiques et il s'inclina silencieusement. Mais il ne parut nullement déconcerté par le maussade accueil de sa voisine. A partir de ce moment, il sembla ignorer la présence de Mme de Mauves et affecta de causer avec son hôtesse et avec le prince Fiume, ou plutôt il causa tout seul, car Mme Valperga se bornait de temps à autre à lui donner la réplique et le prince jouait les personnages muets. Franz Michaëlis avait de la verve et de l'esprit, — un esprit osé et gamin qui semblait émerveiller la maîtresse de la maison. La faconde humouristique de ce Viennois mâtiné d'Italien rappelait un peu la fantaisie mordante de Henri Heine. Après s'être chaudement enthousiasmé, il était le premier à se moquer de « ses emballements ». Sa moquerie était

brusquement traversée d'un courant de poésie sentimentale; mais comme s'il eût regretté d'être pris au sérieux, il se hâtait de couper court à l'émotion au moyen de quelque grosse charge d'atelier. Pendant tout le dîner, il fut éblouissant. Il semblait ne se préoccuper que de charmer son hôtesse, mais on devinait que ce beau feu d'artifice était tiré surtout en l'honneur de la nouvelle venue. Jeanne elle-même, tout en feignant l'indifférence, était trop fine pour ne pas s'apercevoir que cette dépense d'esprit n'avait pas uniquement pour but d'émoustiller le prince et de récréer Mme Valperga. Au fond, elle était flattée et intéressée; malgré ses préventions et son intention de rester impassible, elle écoutait Michaëlis avec une attention visible. La voix cuivrée et prenante de l'artiste l'émouvait plus qu'elle n'aurait voulu et bien qu'elle eût commencé par le trouver antipathique, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que, dans le feu de la conversation, les traits irré-

guliers du musicien s'embellissaient singulièrement.

Lorsqu'on se leva de table, elle accepta le bras de Michaëlis avec moins de hautaine raideur et quand on fut dans le salon, elle ne chercha pas à s'éloigner de lui. Quelques instants après, Mme Valperga, ayant ouvert le piano à queue qui tenait tout un angle de la pièce, s'approcha de Mme de Mauves :

« Ma chère, — lui demanda-t-elle, — si cela ne vous désoblige pas, monsieur Michaëlis nous fera un peu de musique. »

Jeanne se tourna vers l'artiste et d'une voix très douce, en manière d'amende honorable, elle murmura :

« Je vous en prie, monsieur! »

L'ironique sourire que Mme de Mauves détestait si fort reparut un moment sur les lèvres de Michaëlis. Il s'inclina galamment et se mit au piano. Il essaya d'abord quelques rapides modulations, puis résolument il plaqua les premières notes de l'air populaire hongrois : « Il n'y a qu'une belle fille

au monde ». Sur cette mélodie il avait composé un poème symphonique d'un caractère sauvage, sensuel et passionné. Cela débutait par un thème simple, grave et d'une intense tristesse. Les notes se succédaient comme une lente chute de larmes, une lamentation désespérée ; puis cette plainte déchirante s'assourdissait, devenait de plus en plus lointaine et tout d'un coup, presque sans transition, éclatait le rythme d'une *tsardas* fougueuse, bruyante, emportée, pareille à une galopade de chevaux. Les accords résonnaient comme un chœur de voix enivrées et tumultueuses, comme une explosion d'allégresse, et tout à travers se détachait en sourdine la mélodie navrante du thème, ainsi qu'un rappel à la douleur au milieu de cette débordante joie de vivre. Peu à peu, le calme se rétablissait et on avait la sensation d'être transporté dans ces vastes plaines hongroises d'une si solennelle beauté au coucher du soleil. Doux et triste comme le crépuscule,

un chant montait dans le silence, un chant de pâtre, naïf et tendre, qui semblait dire les délices d'un amour ingénument sensuel, et qui s'en allait mourir inachevé sous le ciel nocturne où s'allumaient les étoiles...

Depuis son deuil, c'était la première fois que Jeanne entendait de la musique, mais elle n'avait pas souvenir d'avoir jamais ouï quelque chose qui produisît sur elle une aussi troublante impression. Était-ce l'art du compositeur ou la disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait? Elle se sentait remuée jusqu'aux moelles, ses nerfs vibraient, un frisson passait dans sa chair. Elle avait caché sa figure dans l'une de ses mains, car des larmes roulaient sur ses joues et elle avait honte de les laisser voir. Pourtant, quand la dernière note se fut envolée et que Michaëlis eut terminé, il fallut bien qu'elle se levât à son tour pour joindre ses félicitations à celles des deux autres auditeurs. Elle essuya furtivement ses yeux et murmura un confus remercie-

ment, mais en dépit de ses efforts pour dissimuler son émotion, ses prunelles bleues demeuraient humides. Michaëlis s'en aperçut et s'écria de son ton câlin et moqueur :

« Quoi, vous avez pleuré, madame ? C'est le plus précieux compliment que vous puissiez m'adresser... Je ne veux pas que vous restiez sous cette mélancolique impression... »

Tandis que Jeanne, confuse, se rencoignait avec embarras au fond d'un canapé, le Viennois avait été chercher une mandoline et, campé en avant du piano, il entonnait une *cauzone* italienne, un de ces airs allégrement bouffons qui semblent imprégnés de soleil. Tout en chantant, ses traits mobiles, ses bras, ses jambes, son corps entier imitait la pantomine comiquement expressive des chanteurs napolitains.

Cette pantalonnade musicale froissait tous les sentiments de Jeanne. Elle la trouvait indécente et déplacée. C'était, à son sens, une profanation et



une indélicate plaisanterie. Maintenant elle détestait de nouveau le musicien. Agacée, elle se levait, reprenait son chapeau et son voile, se recoiffant avec une hâte nerveuse.

« Ma chère enfant, — s'exclama Mme Valperga, quand elle la vit décidée à partir. — je ne souffrirai pas que vous vous en retourniez seule... Michaëlis, qui est votre voisin, vous reconduira... ».

Celui-ci salua et murmura avec son provocant sourire :

« Je serai heureux de me mettre aux ordres de Madame de Mauves. — Seulement je me rappelle une profession de foi qu'elle m'a faite tout à l'heure à table, et j'ai peur d'être indiscret. »

Jeanne fut piquée de son ton moqueur. Elle n'entendait pas que ce musicien s'imaginât qu'elle avait peur de lui. Ce fut du moins la raison qu'elle se donna pour être en paix avec sa conscience ; mais si elle eût été plus sincère avec elle-même, elle

eût démêlé au fond de son cœur un confus désir de se trouver quelques instants de plus avec l'artiste qui l'avait si étrangement émue.

« Je vous remercie, monsieur,— répliqua-t-elle ; — puisque nous suivons le même chemin, vous ne serez pas indiscret en me déposant chez moi... »

Ils partirent. Bien qu'il fît une de ces belles nuits bleues qui sont le privilège du délicieux climat niçois, l'allée des citronniers qui conduisait au villino, était obscure et, de peur de trébucher, Jeanne dut s'appuyer au bras de Franz Michaëlis. Ce ne fut pas sans un certain trouble qu'elle sentit contre sa poitrine le contact de ce bras viril. Ils marchaient lentement, seuls sous les branches croisées en voûte, respirant un air imprégné d'odeurs de plantes aromatiques. A quelques pas, la mer bruissait mélodieusement. Mme de Mauves sentait encore en elle les vibrations de cette symphonie hongroise qui tout à l'heure lui avait donné un frisson

si voluptueux et si nouveau. Elle ne put s'empêcher de complimenter derechef son compagnon.

« Je suis ravi, madame, — dit-il, — que vous accordiez à ma musique la sympathie que vous refusez au musicien.

— Monsieur, — balbutia-t-elle avec embarras, — je vous assure...

— N'essayez pas de vous en défendre... Je me pique d'être observateur... J'ai bien vu, pendant le dîner, que vous étiez prévenue contre moi, et quand j'ai chanté cet air napolitain, j'ai deviné à votre mine que je vous avais choquée... Est-ce vrai ?

— Mon Dieu, cette bouffonnerie détonnait si fort, venant après le fragment que vous nous aviez joué et qui va si droit au cœur...

— Vraiment, vous aimez ma *Rapsodie hongroise?*... On vient de la graver ; permettez-moi de vous l'apporter demain...

— Monsieur, — dit-elle évasivement, — je serai très flattée si vous voulez bien me l'envoyer. »

Il s'arrêta et, à travers une éclaircie, Jeanne distingua ses yeux luisants et fouilleurs qui se fixaient sur elle.

« Vous voyez, madame... Vous continuez à vous méfier de moi... Vous avez tort, car je suis un bon garçon... Pourquoi me refusez-vous la satisfaction de vous offrir moi-même ma musique?

— Je vous l'ai dit, monsieur, mon deuil est récent et je ne reçois personne. »

Ils étaient arrivés à la petite porte qui faisait communiquer les jardins Valperga avec le villino.

« Vous voici chez vous, — ajouta-t-il, — mais avant de vous quitter, madame, laissez-moi insister pour que vous fassiez une exception en ma faveur... Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, des bourgeois esclaves des formules... Traitez-moi en artiste, prouvez-moi que vous ne me gardez pas rancune, en m'autorisant à vous rendre visite... C'est entendu, n'est-ce pas? Au revoir, *cara signora*. *Felicissima notte!* »

Avant qu'elle eut pu s'y opposer, il lui serra longuement la main, salua et tourna les talons.

Dès qu'elle fut remontée dans sa chambre, Jeanne renvoya Ludivine et procéda avec lenteur à sa toilette de nuit. Elle était mécontente d'elle-même. Pour la première fois, pendant cette soirée, sa pensée s'était distraite de Robert pour s'occuper d'un étranger. A quelle perverse attraction avait-elle obéi en s'intéressant de la sorte à un homme dont quelques heures auparavant elle ignorait l'existence? Il ne lui était pas sympathique; au contraire, il lui inspirait plutôt un sentiment de méfiance, et cependant il la troublait. Quand elle repensait à l'audacieux et inattendu serrement de main de Michaëlis, une rougeur lui montait aux joues, son cœur se serrait. Elle s'en voulait de cette émotion purement charnelle; elle se reprochait aussi de n'avoir pas plus énergiquement défendu sa porte. A la vérité, elle avait déclaré qu'elle ne recevait personne. mais

lorsque l'artiste était revenu indélicatement à la charge, elle avait gardé le silence, et en se taisant, elle lui avait donné le droit d'interpréter son mutisme comme un hypocrite assentiment.

IV

Jeanne s'éveilla avec l'appréhension de la visite de Michaëlis. Présomptueux comme il était, il se présenterait certainement chez elle dans la journée. Il répugnait à Mme de Mauves de le faire congédier par Ludivine. Elle préféra user d'un subterfuge dont se servent volontiers les faibles, et se dérober à cette importunité en s'absentant. Elle déjeuna de bonne heure, et prenant son enfant avec elle, elle résolut d'employer son après-midi à une promenade autour du Cap Ferrat. Pendant cette excursion, elle

ne put néanmoins s'empêcher de penser à la déception du musicien lorsqu'il trouverait porte close. Tout en marchant sous les pins, elle se disait :

« En ce moment peut-être il sonne à la grille du villino ? » Sans qu'elle se l'avouât, sa pensée était constamment orientée vers le même point. Elle ne rentra qu'à la nuit, bien convaincue qu'au retour elle trouverait la carte de l'artiste. Mais quand elle revint à la maison, Ludivine restant muette, Jeanne se hasarda à demander si personne ne s'était présenté aux Boschetti.

« Personne... » Et la servante ajouta de son ton revêche : « Madame attendait donc quelqu'un ? »

Au lieu d'être rassurée, Mme de Mauves eut un mouvement de déception. Elle était si bien persuadée que Michaëlis mettrait sa menace à exécution qu'elle fut agacée et presque dépitée en constatant que ses agitations et ses craintes avaient été vaines. « J'espère bien, — pensa-t-elle, — qu'il

n'aura pas l'inconvenance de se présenter après le diner. » Toutefois, attentive et anxieuse au moindre bruit, elle resta sur le qui-vive pendant toute la soirée.

Le lendemain, dans l'après-midi, comme Jeanne paressait rêveusement sous la veranda, elle vit tout à coup Michaëlis déboucher de l'allée des citronniers, et son cœur tressauta. — Le musicien, tenant à la main son rouleau de musique, gravit le perron avec assurance et, dans un compliment fort bien tourné, s'excusa de n'avoir pu exécuter sa promesse aussitôt qu'il l'aurait voulu, mais il avait dû aller à Nice chercher sa *Rapsodie Hongroise*.

Mme de Mauves était si interdite qu'elle perdit tout sang-froid. Au lieu de recevoir Franz sous la veranda, ce qui eut été plus sage et l'aurait forcé sans doute à abréger sa visite, elle passa étourdiment dans le salon et elle l'y suivit. Michaëlis était trop clairvoyant pour ne pas remarquer

l'émoi de Jeanne, et trop artiste pour ne pas sentir tout le charme que cette émotion ajoutait à la beauté de la jeune femme. La liliale carnation de Jeanne s'était subitement rosée et ce rose vif se fondait exquisement dans le blanc sâtiné des tempes et du cou: ses yeux humides paraissaient d'un bleu plus foncé et le va-et-vient de sa poitrine donnait à son buste je ne sais quoi de plus souple. de plus onduleux et de plus désirable. Ce corsage mollement soulevé comme une vague, se gonflait et s'abaissait amoureusement. L'admiration ressentie par le musicien se trahissait dans la mobilité de ses traits et l'animation de son regard.

Mme de Mauves prit la musique qu'il lui offrait et la déroula machinalement.

« Je vous remercie, monsieur, — murmura-t-elle; — excusez-moi... Votre visite m'a surprise... Je vous avoue que je ne l'attendais pas. »

Un redoublement de rougeur prouva à Franz qu'elle altérait légèrement la

vérité. Avec cette expansion et cette vivacité de mimique dont il était coutumier, il joignit les mains et s'écria :

« Je vous en supplie, madame, soyez indulgente... Ne me privez pas du plaisir de causer quelques instants avec vous !... Soyez aussi bonne que vous êtes belle, accordez-moi la faveur d'être reçu quelque fois chez vous !

— Pourquoi ? — répliqua-t-elle, confuse et impatientée d'une pareille insistance, — pourquoi ferais-je une exception pour vous, monsieur, que je connais depuis deux jours à peine ?

— Eh ! faut-il beaucoup de temps pour se comprendre, quand on aime tous deux les belles choses ?... En ce pays de viveurs et de rastaquouères, il est si rare de rencontrer quelqu'un qui ait le goût de ce qui est beau et la chaleur de l'enthousiasme... Ces dons, vous les possédez, madame... Ne dites pas non !... Je l'ai bien vu, l'autre soir, à la façon dont vous m'écoutiez, et j'ai bien vu aussi que, comme toutes les âmes à qui la vie



n'a pas donné ce qu'elles attendaient, vous étiez plus sensible à la musique qu'à toute autre expression d'art, par ce que vous y trouviez de secrètes incantations... La musique est une magicienne, chère madame; elle nous donne l'illusion des joies absentes, elle prolonge au delà du réel nos plus doux rêves. Pourquoi vous priveriez-vous de cette consolation ?.. La musique, eh! *per Bacco*, c'est le mirage de l'amour!... »

Il est certaines heures où les femmes sont plus prédisposées à prêter attention aux douceurs qu'une voix caressante leur coule dans l'oreille. Jeanne était dans une de ces heures opportunes, et la voix câline de Franz était de celles qui savent moduler le plus artistement les choses tendres. Involontairement, la jeune femme se laissait bercer par ce chant de sirène. Elle prenait plaisir à l'écouter dans le salon ensoleillé où les violettes et les mimosas répandaient une odeur suggestive. Michaëlis se montra tour à tour

enthousiaste, moqueur, affectueux et spirituellement bon enfant. Jeanne, privée depuis des mois du charme de la causerie intime avec un être intelligent et vibrant, savoura d'autant plus avidement ce plaisir qui s'offrait à elle avec le piquant de ce qui est inattendu. Elle s'oublia témérairement à en respirer le pernicieux poison, et tout à coup elle s'aperçut que le dernier rayon de soleil venait de s'évanouir dans les frises du salon. Elle eut honte de s'être ainsi attardée à écouter la dangereuse romance de cet inconnu et, tout étourdie encore, elle essaya de faire comprendre à Michaëlis qu'il devait abréger sa visite.

« Oui, — soupira-t-il en se levant, — le temps court trop vite !... Je ne veux pas être importun, madame, je vais prendre congé de vous, mais à une condition...

— Quelle condition ! — interrompit-elle avec hauteur.

— Vous me permettrez de revenir.

— Non, monsieur.

— Je vous en prie!

— C'est impossible.

— Ah! vous êtes dure pour moi!... »

Son regard s'attristait, ses traits prenaient une expression navrée et soudain sa pensée virevolta, pareille à une hirondelle qui d'un brusque tour de queue change la direction de son vol.

« Vous avez raison! — s'écria-t-il avec un accent de passion sincère, — renvoyez-moi, fermez-moi votre porte, ce sera plus charitable, cela m'empêchera peut-être de m'entêter à une folie!

— Je ne comprends pas, — murmura-t-elle.

— Vous ne comprenez pas que je vous aime!

— Monsieur!...

— Laissez-moi parler et vous me chasserez après!... Je vous aime, vous n'y pouvez rien... Ne vous en offensez pas. Ce serait aussi injuste que si une belle fleur s'irritait de l'admiration qu'elle inspire... Je vous ai adorée depuis la première minute où je vous

ai vue... C'est bien prompt! penserez-vous. Mais, comme je vous le disais tantôt, le temps n'est pour rien dans cette mystérieuse attraction qui nous enchaîne à une personne hier encore inconnue... On la voit, on l'aime et on sent qu'elle est entrée tout entière en vous, qu'elle y règne et qu'on ne pourra plus jamais en aimer une autre... »

Tout en parlant, il s'était approché d'elle; il lui prenait les mains et elle était si interdite qu'elle ne songeait pas à les lui retirer. Cette musique d'amour lui montait à la tête comme l'odeur d'une plante capiteuse. Une alanguissante tiédeur filtrait dans ses veines et paralysait sa volonté. En dépit de ses pudeurs d'honnête femme et de ses serments de veuve inconsolable, sa raison était en ce moment offusquée par des sensations trop fortes. Elle y succombait et, les paupières closes, s'abandonnait aux séductions de cette voix caressante qui lui semblait venir de très loin. Mi-

chaëlis, lui, tenait ses yeux fixés sur ces mains délicates qu'il sentait frémir dans les siennes. Cette année-là, la mode était aux manches courtes, et l'extrémité des bras de Jeanne se montraient nus et tentants. Le musicien s'inclina et lentement posa ses lèvres sur cette chair pulpeuse. Mme de Mauves tressaillit sous cette caresse imprévue et se dégagea violemment.

« Pardonnez-moi, — dit Franz d'un ton pénétré, — adieu, puisque vous me chassez, puisque je vous fais peur et que je ne dois plus vous revoir! »

Elle aurait dû le laisser partir, mais le démon de la contradiction, peut-être aussi une inconsciente coquetterie, la poussèrent à parler, et l'on sait qu'en pareille circonstance, répliquer c'est donner barre sur soi.

« Vous êtes fou ! — balbutia-t-elle étourdiment, — laissez-moi et ne revenez plus ici! »

« Ici » était de trop, car ce simple mot impliquait, pour Michaëlis, qu'elle lui permettrait de le voir ailleurs.

« Ici, soit ! — répliqua-t-il, — mais chez Mme Valperga ?...

— Mme Valperga ! — murmura-t-elle impatientée, — je ne puis naturellement la forcer à vous fermer sa porte.

— Merci ! » s'écria-t-il et il sortit par la véranda.

Immobile, ayant peine à se dégager de l'influence qu'elle avait subie avec trop d'abandon, Jeanne de Mauves le regardait machinalement s'éloigner sous les citronniers. Un soupir d'enfant qui s'exhala derrière elle la rappela à la réalité. Elle se retourna et aperçut le petit Jacques qui était entré par la porte du fond. Elle l'appela, voulant le serrer contre sa poitrine, mais l'enfant se rencoigna derrière un fauteuil et d'une voix boudeuse :

« Petite mère, — dit-il, — pourquoi as-tu laissé le monsieur mettre sa bouche sur ton bras ? — Il est vilain, cet homme-là ! »

Elle frissonna et demeura suffoquée de honte. Il lui semblait que l'ombre de Robert la regardait par les yeux

de Jacques et se servait de cette voix d'enfant pour lui reprocher sa trahison.

V

Jeanne de Mauves passa alors par une crise douloureuse. Elle sentait sa volonté flotter au hasard, comme une feuille sèche que le vent roule dans un tourbillon, dépose un moment à terre, puis remporte vers une direction opposée. Elle était tourmentée par de cuisants remords et aussi par la conscience d'une irrémédiable faiblesse. Tout lui devenait une cause de souffrance : — les innocentes et torturantes questions de Jacques, l'attitude soupçonneuse de Ludivine, la solitude même où elle se confinait. Pendant ces heures d'isolement morne, sa pensée se reportait, non sans une secrète complaisance, aux deux entretiens

qu'elle avait eus avec son audacieux voisin. Souvent le son de voix de Franz résonnait à son oreille. Le souvenir des déclarations et des baisers de Michaëlis mettait un singulier désordre dans le cœur de cette créature pleine de sève, dont la sensibilité avait été surexcitée par six ans de tendresse et qui, après quelques mois de veuvage, se trouvait jetée hors de son régime d'abstinence par des caresses non sollicitées mais néanmoins troublantes. — Ces réminiscences, lorsqu'on s'y complaît, ne sont jamais sans péril. C'est le cours naturel des tentations : d'abord une simple pensée, frêle et menue comme la semence ailée du chardon; mais la graine germe, la pensée embryonnaire se développe en hasardeuses imaginations; alors viennent les songeries où le cœur se délecte, puis les impulsions passionnées et enfin la chute finale.

Le baiser déposé par Franz sur le poignet de Jeanne avait mis en désarroi cet organisme de sensitive. Cette pri-

vauté, si légère qu'elle fut en elle-même, donnait l'essor aux désirs charnels qui se cachent au fond du cœur le plus honnête, comme des oiseaux assoupis sous le couvert d'un arbre. Si l'on en réveille un seul, toute la bande bat des ailes et prend sa volée. Un vieux poète français a dit de ces caresses-là, que

C'est un essay friand qui fait croître la faim.

En dépit de ses remords et de ses scrupules, bientôt Mme de Mauves ne put plus supporter l'isolement. La semaine n'était pas entièrement écoulée qu'elle se laissait vaincre par les prières de Mme Valperga et acceptait une nouvelle invitation à dîner. Quand, au jour indiqué, elle se rendit chez sa voisine, elle trouva à la villa une réunion beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'avait pensé. Mme Valperga s'était dit, sans doute, que Jeanne ayant une fois accepté sans difficulté la société du prince Fiume et de

Michaëlis, elle pouvait maintenant élargir le cercle de ses invités. En entrant dans le salon, Jeanne constata la présence d'une vingtaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs dames en toilette de soirée. Elle en conçut un vif dépit et le marqua en se tenant à l'écart dans un coin. Franz arriva en retard, au moment où l'on passait dans la salle à manger ; il eut à peine le temps de saluer Mme de Mauves et, pour comble de malechance, fut placé loin d'elle. Jeanne eut pour voisin un clergyman qui ne savait pas un mot de français et un consul, beau parleur, qui l'entretint fastidieusement des brillantes relations qu'il avait dans la colonie étrangère. Cela redoubla l'ennui de la jeune femme et acheva de lui faire sentir combien elle avait eu tort de céder aux prières de Mme Valperga. Elle n'écoutait que d'une oreille la conversation du *Snob*, son voisin, et répondait de travers. Ses yeux, errant distraitement autour de la table, surprenaient parfois les re-

gards de Michaëlis, fixés sur elle avec une expression d'ironique commisération.

Dès qu'on se leva de table, elle résolut de s'enfuir. Tandis que Mme Valperga, affairée à servir le café, se tenait au fond du salon, Jeanne, s'échappant à l'anglaise, gagna l'antichambre, s'enveloppa de son manteau et descendit furtivement dans le jardin. Elle était déjà près de l'allée des citronniers, quand elle entendit marcher derrière elle, et rien qu'au rythme de ce pas léger et viril, son cœur battit. L'idée lui vint que Franz Michaëlis pouvait l'avoir suivie. Cette supposition, tout en lui causant une confuse appréhension, flattait secrètement sa coquetterie féminine. Soit émotion, soit peur d'être déçue, elle n'osait tourner la tête; mais involontairement elle ralentissait le pas. Bientôt une voix aux notes à la fois moqueuses et câlines résonna a côté d'elle :

« Madame, — disait Franz Michaëlis,

— j'ai deviné que l'ennui vous pousserait à quelque résolution désespérée... Pardonnez-moi de vous avoir suivie et permettez-moi de vous reconduire..

— Merci, monsieur, — répliqua-t-elle après un grand effort pour reprendre sa respiration, — il fait clair de lune et je puis rentrer seule .. Retournez chez Mme Valperga où votre absence serait remarquée et où ces dames vous attendent. »

Il y avait dans l'intonation une légère nuance de dépit qui n'échappa point à l'attention de Michaëlis et qui sans doute l'enhardit, car il saisit le bras de Jeanne et le posa sur le sien.

« Moi, — protesta-t-il, — retourner dans ce salon où je ne suis venu que pour vous voir !... C'est déjà bien assez d'avoir été rélégué loin de vous pendant cet ennuyeux dîner... Puisque ma bonne fortune m'a permis de vous rejoindre, je reste...

— Eh ! bien, reconduisez-moi vite et promettez de retourner ensuite à la villa Valperga.

— Pourquoi si vite ? — Pourquoi cette hâte de rentrer par une si admirable nuit ?... On ne vous attend pas si tôt et, vraiment, ce serait dommage de se calfeutrer chez soi par ce divin clair de lune. Il n'y a qu'ici qu'on peut jouir d'une nuit pareille. Nous pouvons bien nous accorder le plaisir innocent d'en savourer la douceur ensemble.. »

Peut-être pensait-elle comme lui sans en avoir nettement conscience ? D'ailleurs, après la crispation et l'agacement de ce malencontreux dîner, il s'opérait en elle une détente qui la prédisposait à l'indulgence. Elle ne formula plus aucune objection et chemina silencieusement sous les citronniers, appuyée sur le bras de Franz qui serrait étroitement le sien. Ils atteignirent ainsi le jardin du villino et virent briller entre les oliviers les lumières de la maison. Mais, au lieu de se diriger vers ce point lumineux, le musicien prit un sentier remontant vers une terrasse qui dominait la mer et Jeanne le suivit passivement.

Sur cette terrasse on avait édifié une *loggia* assez profonde, meublée de *rocking-chairs*, de fauteuils d'osier et d'une chaise longue japonaise. De là le regard embrassait l'anse de Beaulieu depuis la pointe Saint-Hospice jusqu'à la Petite Afrique. Par cette nuit transparente, le paysage avait un voluptueux air de féerie. La mer était très calme; c'était à peine si l'on entendait le bruit de sa respiration mélodieusement rythmée. De l'enfoncement où dormait invisible le village de Saint-Jean, de confuses rumeurs s'échappaient et l'on percevait le léger clapotis des barques enchaînées le long de la digue. Plus loin, la presqu'île s'allongeait, pleinement éclairée; on distinguait le relief des rochers, les toitures des villas, les massifs des pins. Du côté de Beaulieu, l'ombre portée des montagnes noyait le village dans une obscurité d'un bleu foncé, sur laquelle se détachaient les façades illuminées de la Réserve et les rouges étoiles de quelques fenêtres scintillant

dans le noir des feuillées. De la Petite Afrique au port Saint-Jean, la lune jetait sur la mer une mince traînée de clarté qui se mouvait comme un long filet aux mailles dorées. Des odeurs de juliennes blanches embaumaient l'air; un souffle printanier, une tonifiante fraicheur montaient des jardins et de la mer.

« N'est-ce pas que c'est adorable ? — dit Michaëlis en s'accoudant à côté de Jeanne sur le parapet de la terrasse... — Comme ce pays paraît créé exprès pour l'amour !... Quelles délices d'être là, seuls, dans la nuit, et de s'imprégner de la mystérieuse poésie d'un pareil paysage !... Il me semble que je me replonge dans un bain de jeunesse ! »

Pour Jeanne aussi, cet enchantement de la lune sur la mer ressuscitait d'inoubliables heures de jeunesse. Elle ne regardait plus le musicien ; elle tenait ses yeux fixés sur la Méditerranée lumineuse et comme phosphorescente. Cette nappe diamantée et fuyant dans une brume d'argent l'at-

tirait et murmurait câlinement à ses oreilles, comme une voix d'autrefois.

« Oh! — dit-elle, pensant tout haut, — s'en aller sur la mer par cette nuit tranquille!

— Le voulez-vous? — insinua-t-il. — De l'autre côté du chemin de hâlage il y a un bateau dont je me sers quelquefois... Venez! »

Il lui prenait la main et elle se laissait conduire jusqu'à une porte grillée donnant sur le chemin des douaniers. Elle lui obéissait docilement, fermant les yeux et suivant au fond d'elle-même un rêve intérieur qui la fascinait. Elle ne songea au péril de cette promenade nocturne que lorsqu'il n'était plus temps. Elle se trouvait assise dans le bateau et Michaëlis appuyant l'un des avirons contre le rocher mettait l'embarcation à la mer. Il rama alors vigoureusement et la barque fila au large. Mme de Mauves demeurait silencieuse. — A quoi bon protester maintenant? L'artiste s'imaginerait qu'elle avait peur de lui et

d'elle-même, et cette croyance le rendrait peut-être entreprenant. D'ailleurs le bercement de la vague, le bruit frais des rames, la caresse des rayons lunaires, faisaient de nouveau glisser la jeune femme dans le pays du rêve. Elle entrait peu à peu dans une région enchantée, qui avait pour elle la séduction mélancolique des choses déjà vues, des sensations déjà éprouvées. De son côté, Michaëlis se conduisait de façon à donner un démenti aux craintes de Jeanne. Gardant une réserve très correcte, il semblait vouloir respecter la rêverie de sa compagne et affectait de ne se préoccuper que de la direction du bateau. Il se contentait, tout en ramant, de fixer les yeux sur les songeuses prunelles de Mme de Mauves. Elle se sentait attendrie par le respectueux regard admiratif de Franz; elle lui savait gré de sa retenue et de temps en temps elle l'en récompensait par un rapide sourire des yeux.

Ils étaient arrivés au milieu de la

petite baie. Tout à coup des bouffées de musique vinrent jusqu'à eux dans le calme de la nuit. C'était un orchestre hongrois qui jouait à la Réserve.

« De la musique ! — s'écria Jeanne, — si nous pouvions nous rapprocher pour mieux l'entendre ! »

(*A suivre*)

André Theuriet.



WILLIAM RITTER

Sang Viennois

Nouvelle

Sang Viennois

I

C'était à Vienne, en automne, un maussade et boueux jour d'automne. Las ! je ne suis pas très vieux, et cependant je devrais compter sur mes doigts pour en trouver la date. Quoi ! c'était au début de ma première année de pélerinage sur le grand chemin du monde ; et je trouvais encore sur un bien triste lieu d'exil la vieille ville, impériale par excellence, que j'ai tant aimée plus tard.

Pour la première fois, je sortais de ma chambrette d'étudiant; Göllerich, le biographe de Liszt, m'avait amené dans la famille d'une camarade d'autrefois, mariée et veuve depuis, vivant souvenir des beaux jours de Weimar. On y célébrait tous les dimanches un petit culte intime à la mémoire du pianiste héroïque, le Chef au grand sabre hongrois, que les profanes s'obstinent avec tant d'opiniâtreté à méconnaître comme compositeur. Et Dieu sait pourtant, si l'auteur de la *Messe de Gran* et de *la Légende de sainte Élisabeth* est un maître au sens le plus transcendant du mot.

Après cette première soirée dans la maison de la Margarethenstrasse je devais bientôt, telle est la bonhomie des mœurs autrichiennes, devenir l'hôte le plus assidu de cette excellente famille dont le moindre mérite n'est pas d'avoir produit l'un des plus éminents peintres de Vienne depuis la mort de Makart, Sandor Golz.

Ainsi que de coutume, après la pe-

tite prière quotidienne au piano, comme pour placer la soirée sous le patronage de Liszt dont les portraits et les autographes peuplaient les murailles, on repoussa tous les meubles dans les angles, et une petite sauterie sans façons, bien allemande, fut organisée sur des motifs de Strauss et de Lanner!

Les valses viennoises! Pour la première fois, je les entendais à Vienne, et quoiqu'elles fussent jouées par les jeunes filles présentes, à tour de rôle, mais d'une sorte nuancée et respectueuse, sur le grand piano à queue Bosendorfer, je venais de comprendre qu'il s'agissait d'un art tout nouveau, de quelque chose de spécial, presque local, un je ne sais quoi, qu'ils ont tous dans le sang là-bas et que jamais nous autres n'apprendrons ni à jouer, ni à danser, où les *tempo* ralentis, alanguis, succèdent brusques aux folles frénésies, où les mollesses et les morbidesses italiennes et jougoslaves s'allient exquisement aux pa-

thétiques et grandiloques accès de crânerie hongroise.

Et comme j'étais cette monstruosité pour des Viennois : un être qui ne sait pas danser! je disparus, me fis petit autant que possible dans un coin, sous un grand portrait en pied, brossé par Sandor Golz, de Wessély, la pauvre petite actrice de *Burgthéâtre* morte si jeune. Et là, oubliant tout, perdu dans le vague, j'écoutai s'envoler comme de blanches almées les adorables valses plus pâmées que dansées.

Tout à coup entra une petite fille... non, une petite fille...!

Jamais je ne l'oublierai! On sentait que dès le corridor la musique vaguement perçue l'avait grisée. Et subitement elle était devenue comme l'incarnation plastique, tangible, de tout ce qu'il y a d'inexprimable dans la danse viennoise. C'était la valse de Strauss faite enfant; tous ses mouvements, c'était la danse! Du bout de ses petits pieds au bout de ses longues jambes de gazelle elle zézayait

le rythme de la mélodie jouée sur le moment. La mine la plus expressive et la plus enjouée n'arrivera jamais à cette candeur et à cette grâce; elle m'apparut ailée ce soir-là. Toujours en dansant, elle embrassa la maîtresse de maison et les familiers, salua les invités, tendit la main aux jeunes garçons de sa connaissance, trois ou quatre petits *gigerls*, — les gommeux viennois — et tout aussitôt déjà saisie au vol en papillon qu'elle était, elle se mit à danser... cette fois réellement.

Elle entra dans la valse, comme un ruisselet dans un fleuve, elle s'y fondit comme de l'eau dans l'eau. Elle était apparue, la gracieuse petite viennoise; et viennoise pur-sang, elle avait agi depuis son entrée, toujours en mesure, suivant de tout son corps d'enfant et de chacun de ses mouvements, non seulement la mesure, non seulement le rythme, mais le contour de la mélodie. Elle ondulait à la phrase chantée comme un roseau à l'aventure du moindre souffle d'air. Encore une fois,

la plus raffinée ballerine jamais, jamais, n'aurait pu mimer rien de pareil.

Les jeunes gens se la disputaient, de valses en valses ! Et très sérieusement, orgueilleuse et les yeux baissés, avec une ébauche de sourire incroyable chez une enfant de son âge, elle se donnait à la musique avec un air d'accomplir un sacerdoce. Elle avait bien neuf ans, et cependant, à chacune de ses valses, semblait avoir conscience de symboliser la danse viennoise, d'être la réalisation d'un idéal d'art pour les yeux respectueux de mon dilettantisme, qui, dès lors ce soir-là, n'exista plus que pour la regarder.

Seulement à une pause je rentrai en pleine lumière, et avec une effronterie et une impudence de mensonge dont je n'ai nul remords, je m'approchai de la maîtresse de céans.

— « Oh ! Madame ! Qui est cette petite fille ? Elle ressemble tellement, tellement à l'une de mes sœurs cadettes ! »

Et aussitôt pour toute réponse : — « Paula ! Paula !... »

Elle dansa jusqu'à nous, et tout à coup fut là... comme si *elle* eut patiné.

Elle était en face de moi et me regardait, avec de grands yeux bleus profonds, dont la curiosité me sondait au plus profond de moi-même...

— « Paula ! voici un monsieur qui parle français, et qui a beaucoup de frères et de sœurs, entre autres une petite sœur qui vous ressemble beaucoup. »

Très sérieux, les grands yeux candides me fixaient... Et je me sentais rougir... et tout à coup j'eus l'inexprimable stupéfaction, d'entendre une voix plus fraîche qu'un timbre de cristal, nettement articuler, avec une franchise d'enfant, au mépris de toute espèce de politesse, et en français :

— « Ce n'est pas vrai ! je n'en crois pas un mot ! »

II

Elle était assise auprès de moi, nous grignotions des canapés de caviar et des fondants, et je la servais de thé et de sucre avec une maladresse dont elle riait. Du salon à côté, la porte ouverte amenait d'enchanteurs motifs de *Wiener Blut* (le sang viennois), une des plus douces valses de Strauss, qui semblait s'adapter comme faite exprès, à la situation.

— « Dites, Paula !... A quoi l'avez-vous vu que ce n'était pas vrai ?

— « A vos yeux !

— « Comment vous l'ont-ils dit mes yeux... ?

— « Ils ont rougi !

— « Voulez-vous encore un morceau de sucre, Paula ?

— « Non, je veux retourner danser... » Puis se reprenant comme après réflexion... « Mais qu'est-ce qui est

vrai dans *cela*... Vous avez beaucoup de sœurs? »

— « Six.

— « Jolies?

— « Oui.

— « Très jolies?

— « Moins que vous. »

Elle sourit, et de nouveau avec son imperturbable accent de cristal après lequel il n'y avait plus à protester :

— « Moi, jolie! Ce n'est pas vrai! Je n'en crois pas un mot! »

Je la regardai à mon tour. A son tour elle rougit.

— « Menez-moi danser! »

Comment elle était vêtue? Mais comme une gamine...! Une robe fourreau bleu-vert à manches bouffantes sur les épaules. Nus ses longs bras et sa gorgerette maigre d'enfant; au contraire, ses longues jambes tendues de fins bas noirs semblaient plus développées, mieux formées, en petit, en très jeune de véritables jambes de danseuse. Et lorsque le mot demi-tour, un peu pressé d'un *tempo* accéléré,

brusquait la souple ondulation, toujours arrondie de sa taille idéale, sa robe se soulevait un peu, tournait avec elle, et augmentait encore l'idée de cette extraordinaire fusion en un corps d'enfant de la petite écolière mondaine et d'une réduction de danseuse de race. Alors apparaissait, au revers de son genou tendu par la pirouette, un éclair rose, entre le haut de ses longs bas noirs et la bordure blanche de son linge fin de gamine aristocratique, l'éclair rose d'un peu de chair, d'un rose aussi délicat que le bleu de sa robe courte. Elle avait la tête blonde rasée comme un garçon très près, et deux minces minuscules anneaux d'or passés aux oreillles. Rarement j'ai vu plus jolie forme de tête, plus arrondie, plus enfant. Sur la nuque et sur le front, les cheveux courts étaient assez longs cependant pour dessiner une petite pointe très aiguë, qui facilement deviendrait la première nouvelle petite boucle blonde. Tout au reste, en cette enfant,

maigre sans aigreur, aisée de démarche, élégante et souple, avait cette grâce arrondie, onduleuse, presque voluptueuse déjà, précisément caractéristique de la valse viennoise. Rien de cassé, de disloqué, de brusque, d'anguleux, comme chez les petites anglaises ou les petites françaises de son âge.

A la fin de la soirée, nous étions fort bons amis, et, à notre même petite table, je la gorgeais de bonbons.

Pour se reposer de la danse on avait joué les jeux de partout... avec des gages.

Elle s'était mis derrière l'oreille une fleur de papier rose ramassée je ne sais où, dans les bonbons sans doute, et, comme l'heure était venue de la ramener — depuis longtemps déjà, une domestique l'attendait à l'antichambre, — je lui demandai très cérémonieusement.

— « Mademoiselle Paula, voulez-vous me donner votre rose?

— « Mais laquelle! je n'ai pas de rose.

— « Cette rose de papier que vous avez derrière l'oreille?

— « Pourquoi faire?

— « Oh! non... ce n'est pas assez joli! »

Cependant elle l'avait enlevée, la fleurette artificielle, et la considérait... Nous causions d'autre chose... Machinalement, du bout de ses fins petits doigts très déliés, — elle était déjà une petite pianiste qui promettait, — elle froissait la rose, puis la roula dans la paume de ses mains vivement. Lors la pauvre rose ne fut plus qu'un informe chiffon de papier, au bout d'une petite tige de fil de fer noir tordu.

Entre l'index et le pouce tout à coup la fillette l'éleva triomphalement.

— « La voulez-vous? »

Pour n'en pas avoir le démenti, mais atterré de cette précoce coquetterie, j'acquiesçai de la tête et j'enlevai le malheureux débris.

Mais une nouvelle fois je demeurai stupide, à entendre cette chose inouie :

— « C'est dommage !... j'avais les mains propres aujourd'hui ! »

III

Quelques jours après, revenant dans la même maison :

— « Et Paula ?

— « Toujours bien gentille, mais paresseuse, paresseuse...

— « Et ses leçons de musique ?

— « La même chose : trop de facilité et trop de paresse... »

Deux mois plus tard.

— « Et Paula ?

— « Eh bien ! grande désolation aujourd'hui ! Une correction et des pleurs, des pleurs. Elle n'a pas su réciter sa leçon de mythologie ; elle n'a pas su ce qu'était *le serpent d'Esculape*. Alors son papa s'est fâché et lui a donné une claque. »

IV

Vint le printemps, et toutes ses ivresses; le printemps dont les Parisiens dans leur ville sont si fiers et qui n'est pas moins beau à Vienne. Au reste, ce n'est ni Paris ni Vienne, c'est le printemps qui est beau; car le printemps c'est le printemps partout, et c'est tout dire.

A Vienne, la valse déborde des salons dans les rues, dans les jardins : elle part de toutes les fenêtres ouvertes, comme oisel à qui l'on ouvre sa cage. Tous les jours il y a autant de valses que de fleurs sur les parterres, de feuilles aux arbres et d'enfants sur le gravier, dans les lieux publics. Et là une foule de kermesse absorbe sans cesse de la bière blonde, du fromage ou des salamis variés et du pain noir,

autour des kiosques où s'époumonnent les musiques militaires titrées du nom des archiducs.

Un bel après-midi de juin, nous étions à Schœnbrünn tous ensemble, à peu près la même société qu'au soir de ma première entrevue avec Paula. Et de nouveau je ne m'occupais que de Paula ma petite amie, la même Paula, toute fraîche blanche et rose, aux grands yeux bleus. Elle était à peine grandie; ses cheveux blonds avaient repoussé en mèches inégales et rebelles sous le peigne arqué, elle avait l'air à la fois d'un moineau demi-plumé, et d'une fleur, ainsi court vêtue pour le grand air et l'excessive chaleur aussi légèrement qu'à notre précédente rencontre. Seulement elle portait cette fois un coquet tablier bleu clair par-dessus sa robe claire, et était accompagnée de sa sœur Angela, à peine son aînée, laquelle

avait pour cavalier servant Hellfried, un bien joli et coquet garçon, le fils de la famille... Moi, j'étais tout à fait ridicule de négliger malhonnêtement les grandes personnes et m'afficher à outrance avec cette fillette dont, en vérité, je croyais me sentir vaguement et paternellement amoureux. Pour lui parler, j'étais obligé de me baisser tant, tant...; et lorsque nous nous promenions sous les interminables charmilles taillées droit, qui virent jouer Marie-Antoinette parmi les innombrables enfants de Marie-Thérèse, et que redressé, très grave, j'offrais à Paula mon bras, elle était obligée de lever le sien tant, tant... qu'il n'était plus plié du tout!

A travers des prairies et des sous bois pleins de fleurs et d'oiseaux, où parfois l'on n'entendait plus aucun lambeau des valses et des fanfares voisines, par de lents sentiers latéraux nous étions montés à la Gloriette d'où l'on domine tout le parc comme une corbeille de verdure, avec un délicieux

panorama, tout autour, du Wiener-wald vert et des bleus premiers avant-monts de Styrie, tandis que du côté droit déferlent vers la plaine les toits et les clochers de Vienne. Là-haut, les bruits de la ville et des jardins mouraient et renaissaient avec le vent qui fraîchissait par minutes, courbait les têtes des fleurs dans les prés, et résonnait sous les arceaux légers de la Gloriette, ouverte de toutes parts à l'air et à la lumière.

Et comme chacun s'extasiait, tout à coup il prit à mademoiselle Paula fantaisie de descendre, en courant, la succession de pelouses et de terrasses qui, de la Gloriette, se dérobe vers le château impérial. Aussitôt dit que fait, main dans la main, nous nous précipitons au galop en bas les chemins en zig-zag, les escaliers monumentaux, et les pans inclinés de pierre, créés pour les promenades en chaise à porteurs afin d'éviter les secousses des degrés à angle droit. En moins de rien nous avions disparu et fûmes en bas. Là,

une fontaine monumentale ouvre la perspective ascendante couronnée par la Gloriette, et l'eau épanchée par tout un groupe mythologique, de cascatelle en cascatelle, finit par stagner en deux bassins latéraux pleins de mousses aquatiques, de rocailles et de joncs, aux deux angles d'une vaste esplanade de gravier fin.

Et pour attendre les retardataires, nous nous assîmes, à l'ombre au bord d'un de ces bassins, sur le gros bourrelet de pierre arrondie qui l'encastrait. Mademoiselle Paula voulait voir des poissons.

A un moment donné, elle constata navrée qu'il n'y en avait point. Et pour fiche de consolation :

— « Je vais prendre votre chapeau, et en faire un bateau. »

Je me découvris et lui tendis mon chapeau de paille, un chapeau neuf que j'étrennais ce jour-là.

— « Alors je le jette dans l'eau ?

— « Si vous voulez, Paula... »

Mais je me ravisai : j'aimais mieux

me donner le plaisir d'observer davantage cette éclosion des premières fleurs de coquetterie en cette âme d'enfant.

— « Non, Paula, ce serait méchant! Voyez, il est tout neuf mon chapeau, rendez-le-moi... C'est bien, merci! Cependant je veux faire toutes vos volontés, si cela vous amuse, dites-le-moi, et je le plonge immédiatement moi-même dans l'eau, mon chapeau. Voulez-vous?

— « Oui. »

J'obéissais.

— « Non. »

J'obéissais.

Tout à coup elle précipita : « Oui, non, — oui, non, — oui, non... » toujours plus vite, et resta en suspens comme par mégarde sur « oui », et aussitôt détourna la tête, feignit de regarder ailleurs.

Quand elle se retourna le chapeau était submergé.

Elle me dit tranquillement :

— « Eh bien! si vous croyez m'avoir

fait plaisir! je ne veux plus me promener avec vous maintenant que vous avez un chapeau pareil! »

Je la saisis brusquement dans mes bras. Elle riait aux éclats.

— « Paula, je vais vous jeter dans l'eau. Oui, non, — oui, non, — oui, non, — oui? »

Très timidement, suppliante :

— « Non. N'est-ce pas? »

Et comme je la déposais doucement sur le gravier, debout :

— « Eh bien! non! Seulement à la condition que vous continuerez à vous promener avec moi.

— « Oui. Mais achetez-moi des roses. »

V

Je me souviens qu'à la nuit tombée, installés sous les marronniers d'un jardin voisin, goûtant en musique, et

toujours en musique de Strauss, je lui pris chez un fleuriste errant de table en table une douzaine de magnifiques roses que sa sœur Angela lui envia fort; et que rentrés par le tramway Margarethenstrasse, je reconduisis encore les deux fillettes jusqu'à la maison. Je ne revis dès lors plus jamais l'exquise petite graine de monstre.

La dernière fois que je passai à Vienne, il y a un an, une de mes premières questions naturellement fut pour Paula.

— « Oh! elle est devenue très sage maintenant! Elle est en pension, au couvent, chez des dames très, très sévères. Elle a des robes longues, et les yeux toujours si modestement baissés... »

J'eus une rageuse exclamation!

« Non! non! non! S'il vous plait... qu'on ne me la gâte pas! »

Heureusement que les valses de Strauss la ressaisiront au sortir du pensionnat.

William Ritter.

JACQUES SOLDANELLE

Chronique

18



Chronique

La Cyclomanie

Il y a quelque soixante ans, mon grand-père ou le vôtre, auraient estimé, fantastique l'idée d'une Humanité qui s'en irait quittant sa bonne marche naturelle pour monter sur une couple de roues. Aujourd'hui, nous assistons à un développement si rapide du phénomène qu'il n'y a plus guère à hésiter : la société tout entière roulera prochainement en bicyclette. Ce

que le chemin de fer n'avait pu faire, la bicyclette le réalisera : la marche est une vieillerie destinée à s'en aller rejoindre les diligences. Je ne lui donne pas cinquante ans pour devenir un accessoire bon à pratiquer dans l'intérieur des maisons, les jardins, et en général partout où l'espace fait absolument défaut. Elle apparaîtra un moyen de locomotion si suranné que le moindre écolier n'ira à son cours qu'en bicyclette, elle fera rire les enfants de quatre ans (j'en ai là un sous mes yeux qui fait gaillardement ses vingt kilomètres à l'heure, sur son petit pneumo !)

L'humanité, décidément, va vers la vitesse — même pour les locomotions les plus ordinaires. Rouler sur des roues n'est pas en somme un genre de progression inélégant, inconfortable ni irrationnel. Aux temps exquis de l'anthropophagie, les routes, soignées par une édilité négligente, ne permettaient que la marche ou la chevauchée. La jambe a été imaginée par la nature vu l'inégalité extrême du sol de la planète. Préhistoriquement, il y avait plus de trous que de grand'routes. Lorsque le milieu le permet, des instruments de propulsion plus parfaits ont été adoptés : la queue du poisson est une hélice excellente, une méca-

nique qui n'a rien à envier à celles de nos transatlantiques et qui jouit d'une souplesse et de facultés d'adaptation auxquelles les hélices de ceux-ci sont loin d'atteindre. Tâchez donc de faire un bateau à vapeur de la taille du saumon, ou même du marsouin, qui puisse lutter de vitesse avec ces aquatiques ! Si la nature avait comploté un saumon de la taille d'un cuirassé, soyez certain que la vitesse du cuirassé serait de la petite bière devant celle dudit saumon... Et pour l'oiseau, quel *petit* engin oserait se mesurer avec l'aigle ou le martinet ? Les énormes machines que nous construisons bénéficient de ce fait qu'on perd d'autant moins de force que les instruments sont plus considérables. Mais lorsque nous tentons de construire quelque locomotive naine, les oiseaux peuvent se désopiler la rate comme les poissons devant les steamers...

On voit par là que les êtres ont su découvrir les procédés dynamiques les plus véloces *lorsque l'homogénéité du milieu l'a permis*. La sagesse veut, devant notre habitat transformé, que nous adoptions d'autres organes de propulsion. Partout, sur la face terrestre, nous avons multiplié les surfaces planes, égales, veuves d'obstacles

et de trous. Le pied, si utile pour gravir des montagnes ou pour franchir des terres tourbeuses, devient absurde sur de belles routes ou de belles plaines lisses. Comme nous ne pouvons pas lui mettre des roues naturelles, nous lui adaptons rationnellement des roues artificielles, comme depuis les siècles des siècles nous avons adapté les outils à notre main. La bicyclette n'est pas plus ridicule pour marcher que le marteau pour battre le fer, ou le couteau pour couper le pain et la viande. Un reste *d'inaccoutumance* nous fait seul croire le contraire, et aussi cette blague éternelle qui faisait déjà maudire les innovations les plus modestes du temps de Nabuchodonosor.

On a objecté que cet exercice manquait d'élégance, que nos femmes et nos filles y prenaient des allures garçonnières, dépouillées de grâce. C'est une erreur de perspective. Un cycliste est aussi joli qu'un marcheur (personnellement, j'ai toujours trouvé les marcheurs fort laids : au prix de l'allure souple des quadrupèdes, un homme qui balance pesamment ses deux bâtons et son train d'arrière, c'est un mélancolique spectacle). Nos femmes et nos filles ajoutent chaque jour une coquetterie à leurs cos-

tumes de vélo, comme aussi à la manière de se tenir sur pédales, et j'ai vu des promenades d'amoureux en vélo aussi charmantes, sinon davantage, que tous les flirts des balanceurs de quilles.

D'aucuns ont objecté qu'avec les moyens croissants de transport, la bicyclette était en somme une superfétation, et que chacun finirait par se faire porter pour les actes mêmes de la vie usuelle, plutôt que de se porter soi-même. Ce point de vue est faux.

L'homme, en tant qu'individu, aime à circuler par ses propres forces, — durant une partie de son temps — : la bicyclette lui permet de le faire. Avec elle, l'être *agit*, chose bien différente du transport, avec elle il n'emploie pas un intermédiaire, mais il s'*ajoute* un organe, un organe assez rapide pour le mettre en harmonie avec la vie rapide que l'imprimerie, l'électricité et la vapeur lui ont faite et continueront à lui faire, de plus en plus, dans les siècles à venir.

JACQUES SOLDANELLE

EDOUARD GUILLAUME, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
105, boulevard Brune, Paris


BAMBOV

